

JEAN VOUSSAC
**LE CŒUR
DE MINOUCLETTE**



2^{FRS}

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



Vous qui rêvez de voyages, d'expéditions lointaines,
de vie libre et périlleuse...

Vous qui demandez à un livre de vous faire découvrir
des horizons magiques, des peuples aux
coutumes différentes des nôtres :

LISEZ LES RÉCITS CAPTIVANTS QUE PUBLIE

"La Belle Aventure"

Cette intéressante collection de romans pour tous a fait appel
à vos auteurs préférés, et c'est avec leur habituel talent que
ceux-ci vous conteront de merveilleuses aventures, vécues
par des héros intrépides et par des héroïnes mystérieuses.

DES PAYSAGES ENCHANTEURS...
DES PÉRIPÉTIES HÉROÏQUES...
DE L'AMOUR ENFIN !

Telle est l'heureuse formule que vous offre

"La Belle Aventure"

sous une présentation élégante et pour un prix modique

DERNIERS VOLUMES PARUS :

N° 10. **La pêcheuse de perles**, par Magda Contino.

N° 11. **Le prisonnier de la forêt**, par H. J. Magog.

N° 12. **L'idole au trésor**, par Pierre Demousson.

N° 13. **Du sang sur la neige**, par Pierre Mariel.

PROCHAIN VOLUME A PARAÎTRE :

N° 14. **L'île heureuse**, par Robert Florigni.

IL PARAÎT UN VOLUME NOUVEAU

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

LE ROMAN COMPLET, 64 pages, sous couverture illustrée. 1 fr.

S. E. P. I. A. — 94, Rue d'Alésia — **PARIS** (XIV^e)

C90867

LE CŒUR DE MINOUCLETTE

C 90867

JEAN VOUSSAC

LE CŒUR
DE MINOUCHETTE

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^t LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LE CŒUR DE MINOUCHETTE

CHAPITRE PREMIER

LA FERME DES SAULES

— Auras-tu bientôt fini de traire les vaches, Mariette ?...

La voix autoritaire d'Ursule Métayer s'éleva dans la grande cour de la ferme, dominant le caquettement des poules et les grognements des porcs qui se disputaient autour de l'auge bien remplie ; chaussée de gros sabots, coiffée du bonnet qui accentuait la dureté des traits de son visage, presque masculin, la fermière s'approcha des étables. Les sourcils froncés, elle marmotta pendant quelques instants des paroles inintelligibles, puis, parvenue sur le seuil de l'étable, d'où s'échappait une bonne et saine odeur de bétail, elle grommela, furieuse :

— Enfin, répondras-tu, Mariette !... Je te parle !...

Ce fut une voix d'enfant qui partit de l'intérieur du refuge !

— Minouchette est allée porter son premier seau, Mamé !... Elle va revenir tout de suite !... Elle est partie avec Milou...

Le visage d'Ursule Métayer se rasséréna et abandonna son expression malveillante. Bernadette, sa petite fille, venait en effet d'apparaître sur le seuil de l'étable, le radieux sourire qui illuminait la physionomie ouverte et éveillée de la petite dissipa pendant quelques instants les

pensées maussades qui accaparaient l'esprit de la fermière ; elle se pencha, puis, empoignant l'enfant sous les aisselles, elle l'éleva à la hauteur de son visage et lui plaqua deux bons baisers sur les joues...

La petite esquissa une grimace, ses beaux yeux bleus s'assombrirent, elle fit la moue :

— Pas si fort !... Tu fais mal, Mamé !... Tu as la peau dure !...

D'un geste brusque, Ursule Métayer déposa l'enfant sur le sol en terre battue que recouvrait une couche légère de paille :

— J'ai la peau rude !... J'ai la peau rude ... Naturellement ! si Mariette t'embrassait, tu t'estimerais ravie !... Milou aussi mais je ne suis que Mamé, et l'on me traite comme une étrangère !... On ne devrait pas oublier pourtant que je suis maîtresse aux Saules !...

Un pli mauvais barra le front de la fermière, une ride se creusa à la commissure de ses lèvres. Bernadette, qui la regardait interdite, comprenait confusément qu'elle avait agi de façon maladroite, elle voulut se reprendre :

— Je t'aime bien, Mamé, tu sais !...

— Tu m'aimes bien !... Ce ne sont là que des mots !... Depuis la mort de votre mère, vous n'avez d'yeux et de gentillesse que pour cette fille que nous avons recueillie par charité... Mariette vient en droite ligne de l'Assistance et vous la traitez mieux que vous ne considérez jadis votre pauvre mère !... Mais cela ne pourra pas durer longtemps... Je ne saurais supporter qu'une sans nom vienne de la sorte dérober l'affection de mes petits enfants !... J'ai bien le droit de l'exiger, cette affection, moi aussi !...

Tout en prononçant ces mots, la fermière ne s'apercevait pas que son attitude rébarbative effrayait la petite... A neuf ans, Bernadette était

une enfant extrêmement sensible, beaucoup plus délicate que son jeune frère, Milou, de trois ans moins âgé... Les manières rudes d'Ursule Métayer la rebutaient, au lieu de l'attirer... Pour elle, Mamé, c'était plutôt une peu agréable personne, un trouble-fête qui intervenait toujours aux bons moments pour dissiper votre joie... Elle l'identifiait presque à la mère Fouettard et à Croquemitaine, dont Minouchette contait de temps en temps les exploits sans hasarder la moindre allusion, bien entendu, car Minouchette n'était point de ces créatures perfides et malicieuses qui médisent d'autrui !...

— Mais je n'ai jamais dit que je ne t'aimais pas, Mamé, protesta l'enfant après une légère hésitation... Seulement tu me serres trop fort voilà tout ! quand tu m'embrasses, tu me fais mal... Ce n'est pas comme quand Minouchette...

— Naturellement !... Tu vas encore me citer cette créature !... D'ailleurs, elle s'appelle Mariette... Pourquoi lui donner ce surnom ridicule ?...

— Pour Milou et pour moi, elle sera toujours notre Minouchette, Mamé !... Tu sais, j'ai entendu papa déclarer souvent, que, si Minouchette ne s'était pas trouvée à notre chevet, nous serions maintenant chez le Bon Dieu, comme maman !... Alors, tu comprends pourquoi nous l'aimons !...

— Naturellement, je comprends ! fit la fermière, quelque peu embarrassée par la réplique de la petite, mais, si tu veux bien, parlons d'autre chose, la vache noire a-t-elle toujours mal au pied ?...

La fermière entraînait l'enfant à travers l'étable ; les vaches attendaient, attachées et alignées devant leurs mangeoires, sous leurs solides mâchoires on entendait craquer et s'écraser le

maïs ; dans un coin, un petit veau tétait et Bernadette, à qui pourtant un semblable spectacle demeurait familier, ne put s'empêcher d'étendre la main et de la passer, caressante, sur la croupe de la jeune bête qui tressaillit à son simple contact...

Ursule Métayer, elle, promenait un regard satisfait sur les huit vaches qu'abritait l'étable. Elles étaient toutes en parfait état et d'une méticuleuse propreté. La fermière en ressentit un légitime orgueil. Le cheptel des Saules demeurait bien tel qu'il était jadis, du temps de défunt son mari, Aristide Métayer !... On vantait leurs bœufs dans tout le pays de Sologne et leurs bestiaux étaient recherchés aux foires, à vingt lieues à la ronde... A soixante-trois ans, Ursule s'intéressait toujours aux bêtes, elle les admirait beaucoup mieux que son fils Marcel qui s'occupait plutôt de la culture et de la tenue générale de la ferme dont la superficie atteignait trente et un hectares.

Laissant la petite caresser le veau effarouché et sans cesse assailli par une nuée de mouches qu'elle chassait du revers de la main, Ursule Métayer s'appuya contre le chambranle de la porte ; de l'entrée de l'étable, par dessus les haies fraîchement taillées, elle pouvait contempler la plus grande partie des terres parfaitement irriguées... Là, c'étaient les prairies où la « jeunesse » paissait l'herbe tendre, un peu plus loin le froment commençait d'étendre son vert tapis sur la glèbe, la récolte s'annonçait belle cette année, bien qu'on fût seulement au début du mois de Mai et que les pluies eussent été trop fréquentes...

Pourtant les regards de la fermière s'arrêtaient avec insistance sur le gros ruban miroitant de la Doule qui coulait à moins de cinquante

mètres des bâtiments. La rivière roulait ses eaux d'un jaune sale, les pluies récentes qui avaient créé de nombreuses flaques dans la cour de la ferme, l'avaient dangereusement grossie, elle coulait à pleins bords et, déjà, elle commençait d'envahir les prairies les plus basses d'où émergeaient çà et là quelques maigres touffes de jonc... La double ligne des saules qui limitait le cours habituel de la Doule se trouvait déjà dépassée...

— Il ne faudrait pas qu'il pleuve beaucoup encore pour que nous subissions une crue comme en 1922, murmura la fermière dont les regards se promenaient maintenant sur le ciel... Ce maudit soleil n'ose toujours pas se montrer !

De gros nuages noirs s'accumulaient à l'horizon, le pan de ciel bleu qui apparaissait tout à l'heure se rétrécissait de plus en plus, un vent tiède, le vent du Midi, soufflait et courbait les cerisiers et les aubépines en fleurs, apportant une bonne odeur de foin coupé...

— Décidément, si ce mauvais temps continue, la fête sera bien compromise ! Il faudra presque prendre des barques pour aller jusqu'à Saint-Albert !...

Bernadette s'était rapprochée en entendant sa grand'mère prononcer ces dernières paroles :

— J'irai à la fête avec Milou, Mamé, c'est bien entendu, hasarda-t-elle... Je voudrais tant monter sur les chevaux de bois !...

— Vous irez tous les deux mais, naturellement, à condition que vous soyez sages !...

— Minouchette a promis de nous emmener !..

Le masque de la fermière se durcit, une fois encore, en entendant prononcer le nom de la servante :

— Minouchette ! Vous n'avez que ce mot à la bouche, reprocha-t-elle d'une voix rogue, je

te répète que Mariette ne commande pas ici !... Elle ne vous emmènera à Saint-Albert que si je le permets !...

— Et si papa le permet aussi ! ajouta la petite... Mais je sais bien qu'il nous emmènera là-bas avec elle...

Ursule Métayer se mordit les lèvres ; pourtant elle réagit bien vite, deux silhouettes apparaissaient auprès de la buanderie... Mariette et Milou s'en revenaient vers l'étable. Pendant quelques instants, le visage contracté, la fermière observa celle qui tenait une si large place dans l'affection de ses petits enfants...

Mariette Legros avançait en traînant la jambe ; trois ans auparavant, elle était tombée du haut d'une charrette de foin au cours de la fenaison et s'était fracturé le col du fémur. De ce stupide accident, elle avait conservé une assez forte boiterie ; cependant, cette infirmité ne l'empêchait pas de travailler dur aux Saules... « Cette Mariette, c'est comme un cheval à l'ouvrage ! » disait d'elle, naguère encore, le vieil Aristide Métayer, le défunt mari d'Ursule qui s'y connaissait en hommes et en femmes... C'est une vraie richesse pour notre ferme !.. Béni soit le jour où nous nous sommes assurés les services de cette petite !...

Ursule Métayer était loin de se montrer aussi indulgente et aussi impartiale que son époux ; il semblait au contraire qu'elle prît un malin plaisir à confier à la jeune fille les travaux les plus serviles... Mariette accomplissait pourtant son ingrate besogne en faisant preuve d'une constante bonne humeur, un bon sourire épanouissait son visage frais, piqueté de taches de rousseur...

Elle était jolie, Mariette ; sous la coiffe qui retenait son opulente chevelure châtaine, ses

yeux noirs et fort expressifs éclairaient splendidement un visage aux traits réguliers... Agée de vingt-six ans, elle en paraissait à peine vingt, et, pourtant, elle ne faisait point comme les demoiselles de Saint-Albert et comme les filles des fermiers de la région ; elle ignorait ce que c'était qu'un bâton de rouge ; cependant elle pouvait rivaliser avec les plus coquettes, ses longs cils noirs encadraient harmonieusement ses regards, la bouche, petite, découvrait parfois quand elle souriait une double rangée de dents superbes... De taille moyenne, elle avançait ; ses manches, relevées jusqu'au dessus des coudes, découvraient ses bras bronzés par le soleil. Vêtue d'un corsage bleu et d'une jupe noire sur laquelle se trouvait passé un tablier bleu solidement attaché, elle avait ses pieds nus dans de gros sabots... Dès le premier abord, elle donnait une impression de santé, de gaieté et de bonne humeur qui faisait rapidement oublier son infirmité... Elle allait d'un pas rapide, précédée par Milou qui poussait des petits cris joyeux...

L'enfant était sensiblement plus petit que Bernadette ; sous la casquette campée légèrement de côté, apparaissaient ses longues mèches blondes. Le regard pétillant d'intelligence, les yeux bleus, le nez retroussé, il s'intéressait à tout ce qui concernait la ferme et les travaux des champs. Que le vieil Aristide eût été content de voir son petit-fils aussi courageux !... « Celui-là, c'est un vrai paysan ! » n'aurait-il pas manqué de dire !... Et le fait est que Milou aimait passionnément la ferme des Saules, toujours il voulait mener les bœufs avec son aiguillon, comme un petit homme, il s'offrait même pour aider à charger les charrettes de foin...

L'enfant allait rejoindre sa sœur en courant, quand, tout à coup, il s'arrêta net : la voix aca-

riâtre d'Ursule Métayer s'éleva sur le seuil de l'étable :

— Allons, Mariette, où étais-tu donc ?... Tu en mets un temps !...

La servante accéléra son allure ; en quelques instants elle vint rejoindre la fermière, puis, déposant son premier seau encore tout blanc du lait qu'elle venait de vider, elle passa la main sur son front et essuya du revers de sa manche les gouttes de sueur qui commençaient à perler sur ses tempes...

— Je suis allée porter le lait vers les barattes, maîtresse, déclara-t-elle, sans paraître autrement mortifiée ou impressionnée par l'attitude maussade d'Ursule... Vous savez bien qu'on fait le beurre dans la soirée. Demain, c'est la fête de Saint-Albert... Alors nous devons nous mettre en avance !...

Ursule eut un haussement d'épaules apitoyé :

— La fête de Saint-Albert !... Mais ils ne pensent qu'à cela, tous !... Ah ! je comprends, tu t'imagines sans doute que tu trouveras là-bas un galant ! Tu as coiffé Sainte-Catherine en novembre dernier... Le temps passe, les chances deviennent plus rares !...

La fermière appuyait méchamment sur ses mots, il semblait vraiment qu'elle prît un malin plaisir à vexer sa voisine ; insoucians, les deux enfants s'étaient mis à se poursuivre, sans s'apercevoir seulement qu'ils faisaient rejaillir l'eau des flaques en courant... Immobile, les deux poings sur les hanches, Mariette laissait passer la rafale. Ce n'était pas la première fois, certes, que la maîtresse se montrait aussi acariâtre à son égard, elle était habituée à subir ses sautes d'humeur...

— Peu m'importent les galants, maîtresse, dé-

clara-t-elle enfin de sa voix la plus calme... Je ne veux pas me marier !...

— On dit toujours ça quand on ne trouve pas chaussure à son pied, repartit Ursule, toujours aussi agressive... Tu me rappelles l'histoire de ce renard qui ne pouvait atteindre les grappes d'une treille... « Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour les goujats !... »

— Je vous répète, maîtresse, que je ne veux pas me marier... Je suis depuis si longtemps aux Saules... J'ai vu naître les petits... Vous savez combien je les aime !... Alors que puis-je désirer de mieux ?

— Oui, je sais, tu aimes ces petits de façon un peu trop exclusive, tu devrais songer qu'ils en ont d'autres à aimer avant toi !... Je viens de m'apercevoir à l'instant que tu leur apprends à me détester, moi, qui suis leur grand'mère !...

— Oh, maîtresse !... Pouvez-vous insinuer chose pareille ?...

Mariette se redressa, indignée, piquée au vif par l'insinuation méchante de sa voisine, les larmes lui vinrent aux yeux. Sans doute la fermière s'aperçut-elle de l'impression qu'elle venait de provoquer chez son interlocutrice, car elle poursuivit son offensive :

— D'ailleurs, je ne suis pas très sûre que ce soient les enfants seuls qui te retiennent aux Saules, Mariette !... Il y a autre chose !... J'ai pu surprendre parfois certains regards que tu attendais à la dérobée sur Louis !... Eh bien, sache-le bien, mon fils n'est pas pour tes beaux yeux, ma petite !... Il n'a point hérité de la fortune de mon défunt Aristide pour épouser une servante, qui de plus est une vilaine boiteuse !... Louis est jeune encore. Il ne peut se résigner à demeurer veuf toute sa vie... Il se remariera et les beaux partis ne lui manqueront

pas !... Combien j'en connais à Saint-Albert, qui sont jeunes, belles et riches et qui louchent complaisamment vers mon gars !... Jusqu'ici il est encore trop pris par le souvenir de sa Jeanne, mais, laisse couler l'eau sous les ponts, tu auras une autre maîtresse à la ferme !...

Mariette s'immobilisa, interdite. Une subite rougeur lui empourprait les pommettes... Elle eut envie de protester avec indignation contre les insinuations perfides de sa voisine, mais ses regards se portèrent vers Bernadette qui faisait rejaillir l'eau avec son sabot :

— Prends garde !... Tu vas te mouiller, tu vas prendre mal !...

L'enfant se détourna, puis docile, elle prit son jeune frère par la main et s'en revint vers l'étable...

— C'est curieux comme ils t'obéissent, murmura Ursule, sarcastique. Quand c'est moi qui les gronde, ils font la sourde oreille !...

La fermière se sentait en ce moment en proie à une irrésistible jalousie envers Mariette, jalousie pour ces enfants qui multipliaient les marques d'affection et d'attachement à l'égard de la servante, jalousie aussi pour son fils qui jugeait toujours parfait ce que faisait Mariette, aussi Ursule s'estimait-elle satisfaite d'avoir pu trouver l'occasion de décocher sa flèche... Depuis longtemps déjà, ces paroles lui brûlaient les lèvres... Maintenant, soulagée, elle s'écarta, puis, après avoir toisé la servante d'un regard dédaigneux et méprisant, elle s'éloigna vers les communs...

Mariette était demeurée immobile. Pendant quelques instants l'infortunée se sentit sur le point de détacher son tablier et de le lancer à la figure de la fermière. Seule, la vue des deux enfants qui approchaient la retint. Quitter les

Saules en effet, c'était les abandonner pour jamais : Que d'humiliations, que de calomnies n'avait-elle point supportées jusqu'ici pour demeurer leur Minouchette !... Néanmoins, aujourd'hui, Ursule avait dépassé la mesure !... C'était la première fois qu'elle faisait allusion à la possibilité du remariage de son fils. Et les allusions malveillantes concernant les sentiments que nourrissait la servante à l'égard de son maître remplissaient Mariette de confusion...

C'est que si la jeune fille avait toujours éprouvé une admiration très vive pour Louis Métayer, et si cette admiration se doublait d'un sentiment plus tendre, pourtant, de tout cela, jamais Mariette n'avait laissé rien transparaître, elle savait bien que le maître n'était pas pour elle, qu'un fossé infranchissable les séparait. Courageusement elle dissimulait son secret au plus profond de son cœur... Puisque la Providence ne lui permettait pas d'épouser l'homme qu'elle aimait, elle resterait vieille fille, voilà tout, et elle se consacrerait entièrement aux deux enfants...

Et voilà qu'Ursule Métayer, tout en déformant la nature de son sentiment, semblait avoir deviné le secret de la servante ? Mariette, immobile, les yeux perdus dans le vague, se sentait envahie par le trouble et par la confusion !... Elle se blâmait de n'avoir pas été assez adroite pour se contenir ; sans doute la fermière avait-elle surpris parfois les regards qu'elle attardait sur son fils avec plus d'insistance qu'il n'eût fallu... Le cœur oppressé, la servante courba la tête. Pourtant son amour était pur, elle n'avait rien à se reprocher, jamais elle n'avait laissé échapper le moindre mot, esquissé le moindre geste qui pût laisser supposer qu'elle nourrissait le plus minime espoir...

— Mon Dieu, ce n'est pas possible !... Je ne

vais pas pouvoir rester là, se dit la jeune fille...
Quelle sera ma situation !...

Mariette s'imaginait aisément ce qui se passerait dans la suite ; au goûter, les regards narquois de Paulot et de Jankowski, les deux domestiques, convergeraient certainement vers elle avec une curiosité malsaine... Louis, lui-même ne pourrait manquer de se gausser de son inconscience... Qui savait ? On hasarderait peut-être quelques bonnes plaisanteries qui la rempliraient de confusion !...

— Eh bien, Minouchette... Que fais-tu donc ? Tu es malade ?.. Tu as l'air tout chose !...

La servante s'arracha à son angoissante méditation, la voix claire de Bernadette la rappelait à la réalité :

— Mais non, ma chérie, je n'ai rien, je t'assure !...

— Tu sais combien je t'aime, Minouchette !.. Nous ne voudrions pas que tu tombes malade !.. que tu aies du chagrin.

— Bien sûr, approuva Milou... Sais-tu ce que nous disions encore ce matin, Bernadette et moi ?

L'enfant s'accrochait au tablier de la jeune fille, puis, le regard décidé, se haussant sur la pointe des pieds, il déclarait :

— Nous disions que nous voudrions bien que tu deviennes notre maman !...

Un triste sourire passa sur les lèvres de la servante, loin de la consoler le témoignage d'affection que lui apportaient en ce moment les deux enfants venait décupler sa peine et accroître sa confusion...

— Vous ne pouvez avoir deux mamans, objecta-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de ren-

dre calme... Vous savez bien que la vôtre est au ciel !

— Sans doute, mais tu pourrais tout de même la remplacer !... Nous le lui demandons d'ailleurs, chaque soir, dans notre prière, à notre petite maman !... Elle voudrait bien, je suis sûr !

— Mes chéris, il faudra cesser de prier ainsi, c'est impossible...

— Impossible, et pourquoi ? intervint Bernadette... Papa t'aime beaucoup, tu sais, je l'ai entendu souvent le déclarer à Mamé !... Je ne te l'avais jamais raconté, mais ils se sont disputés plusieurs fois à cause de toi ! Mamé est méchante !... Nous ne l'aimons pas !... Elle nous fait mal quand elle embrasse !... Et puis, elle se fâche trop souvent !

— Il faut l'aimer pourtant, votre Mamé, c'est votre devoir, vous êtes des enfants obéissants. Le bon Dieu vous bénira...

— Et tu nous conduiras demain à la fête de Saint-Albert !...

— Mais, naturellement, que je vous conduirai à la fête !...

— Nous monterons sur les chevaux de bois ?

— Je vous ferai faire plusieurs tours !...

— Eh bien ! nous embrasserons deux fois de plus Mamé ce soir, mais ce sera bien pour te faire plaisir, Minouchette !...

Les enfants allaient poursuivre la discussion, quand la pluie se mit à tomber ; la servante en profita donc pour entraîner les deux petits à l'intérieur de l'étable. Dissimulant de son mieux l'émotion profonde qui l'étreignait, elle s'en fut de nouveau sur son escabeau, et se remit à traire les vaches, tandis que Bernadette et Milou se hasardaient encore à caresser le jeune veau...

La pluie tambourinait maintenant avec fureur contre le toit de l'étable ; au bout d'un moment,

tout en vidant son pot rempli d'un lait mousseux dans le seau, Mariette attarda un regard rempli d'inquiétude en direction de la Dourle, qui passait toujours tumultueuse, entre les saules. Puis sa mélancolie la reprit et l'amusant bavardage des enfants ne parvint pas à la distraire...

CHAPITRE II

LA MÈRE ET LE FILS

— Cette fois, mère, si cela continue, ce sera la crue, et en plein !... Déjà, l'eau envahit le chemin du pavage !...

Louis Métayer s'approcha de l'âtre où flambait un grand feu ; abandonnant ses gros sabots alourdis par une épaisse couche de terre et de boue, il s'installa sur une chaise et approcha ses deux pieds de la flamme ; un peu en arrière, Paulot le Borgne et le Polonais Jankowski, les deux domestiques de la ferme, secouaient leurs vêtements tout trempés...

— Tu es tout trempé, il faudra te changer tout de suite, tu prendrais du mal !...

Ursule s'empressait auprès de son fils, elle entourait toujours Louis de cette affection inquiète et parfois exagérée qui l'avait fait surnommer jadis « la Mère Poule »... C'est que son Louis était le dernier enfant qui lui restât. Deux autres avaient succombé, le premier, Marcel, quelque part, en Syrie, où il était soldat, au cours d'une opération de police ; quant au second, Pierre, il avait été emporté, cinq ans auparavant, avant son homme, par la fièvre typhoïde... Sur Louis, le survivant, elle avait donc reporté toute son affection, et cette affection se faisait trop souvent tyrannique... Une fois veuf, Louis lui paraissait être redevenu sa chose, son petit !.. Elle ne com-

prenait pas qu'il pût prendre la moindre initiative sans l'avoir au préalable mise au courant... Certes, elle se disait bien qu'il se remarierait un jour, mais l'épouse serait une femme de son choix, une femme qui obéirait et ne chercherait pas à imposer sa volonté dans le ménage, tout en apportant, bien entendu, une dot assez rondelette...

Jusque là, la fermière n'avait fait aucune allusion à cette possibilité d'une nouvelle union ; l'amour de la morte et son souvenir demeuraient encore trop vivaces dans le cœur de son Louis, mais les récents propos qu'elle venait d'adresser à Mariette, l'incitaient à aborder la question avec son fils... Elle se promettait de le faire à la veillée, quand les deux domestiques se seraient couchés dans leur chambre, au premier étage, et quand Mariette irait déshabiller les enfants.

Louis laissa Ursule lui enlever sa veste, il appréciait assez les précautions et les petits soins dont l'entourait sa mère. En dépit de son existence déjà mûrie par les épreuves, il conservait toujours ce caractère « grand enfant »... Insensiblement, depuis la mort de Jeanne, la fermière avait repris sur lui tout l'ascendant qu'elle exerçait avant son mariage... Jusqu'ici, il ne s'était jamais dressé contre elle, approuvant chacune de ses décisions...

— Jolie fête que nous aurons demain, grommela-t-il. La crue progresse sans répit. Les prés du Batel disparaissent sous la nappe des eaux ! Vous verrez que nous aurons l'inondation comme il y a quinze ans...

Et, tandis que sa mère s'empressait de le changer devant les flammes qui dansaient joyeusement, tout en dévorant la grosse bûche, Louis Métayer ajoutait :

— Je me souviens de 1922 comme si c'était

d'hier !... Il a fallu évacuer le rez-de-chaussée de la ferme et nous réfugier dans les chambres du haut avec le père... Trois jours durant, nous sommes demeurés bloqués, trois jours privés de communication avec Saint-Albert et les villages des environs ! D'ailleurs, c'est bien simple, voici le niveau atteint par les eaux !...

Louis étendait le bras et désignait du doigt une raie qui s'étalait contre la cheminée, c'était Aristide Métayer qui avait tracé ce trait au crayon.

— Un mètre cinquante cinq !... De quoi faire trempette ! gouailla Paulot qui changeait de vêtements à son tour...

Une odeur de chien mouillé et de velours se mêla à la senteur âcre du bois fumé... Au fond de la pièce, Bernadette et Milou jouaient bien sagement avec des cubes...

— Enfin, où est donc Mariette ?...

La fermière interrompit les évocations de l'inondation de jadis pour promener un coup d'œil rapide autour d'elle... Louis ne put s'empêcher d'objecter :

— Ecoute, mère, tu deviens bien exigeante et bien injuste envers Mariette !.. Tu sais bien qu'elle ne perd jamais son temps !

— Naturellement, tu prends sa défense !... Mais, que t'a-t-elle donc fait, cette maudite boîteuse ?... Elle vous a tous ensorcelés !...

— Il faut reconnaître, mère, qu'elle soigne les petits avec un dévouement admirable !...

— Oui, je sais, les petits !... Un bon moyen pour s'assurer tes bonnes grâces... Crois-moi, Louis, cette fille est une comédienne qui cherche à t'enjôler ! Et tu te laisses prendre comme un grand dadais !... Décidément, tu seras toujours le même, aussi faible et aussi crédule !...

— Tais-toi, mère, la voilà qui revient !...

La porte s'entr'ouvrait, en effet, repoussée par la servante : Mariette était allée chercher un fromage dans la cage toute proche ; elle déposa son parapluie tout ruisselant, puis s'arrêta, interdite, quand elle aperçut Louis et les deux hommes ; la présence de la fermière auprès de son fils, l'air embarrassé de ce dernier, lui faisaient redouter qu'Ursule n'eût raconté la discussion de tout à l'heure. Pourtant, au bout de quelques instants, elle s'enhardit, puis, allant au placard, elle prit une assiette et y déposa le fromage frais qu'elle portait avec précaution... Enfin, affairée, elle commença de mettre le couvert...

Une odeur appétissante s'évadait maintenant de la marmite qui bouillait sur le feu. Pinçant obstinément les lèvres, faisant semblant de ne point voir Mariette, Ursule se tint auprès du fourneau et s'affaira à casser des œufs dans la poêle pour préparer l'omelette...

Le dîner fut maussade... Le même sujet revenait toujours au cours de la conversation : la crue et la pluie qui tombait obstinément, au dehors. Le vent sifflait lugubrement dans la nuit tombante, Louis se pencha pour tourner le commutateur électrique.. Pas de lumière...

— Sans doute, l'ouragan a-t-il abattu un arbre, qui sera tombé sur les fils, quelque part le long de la ligne, hasarda Paulot... Le fait est fréquent !...

— Tant pis, nous nous contenterons de la lampe à pétrole !...

Mariette servit et apporta tour à tour la soupe aux choux, l'omelette, les pommes de terre cuites au four... On n'entendait plus que le heurt des fourchettes contre les assiettes ; les trois hommes étaient affamés, ils avaient travaillé toute la journée dans les terres molles où ils enfonçaient jusqu'aux chevilles, et tout cela

pour faire de la vilaine besogne, car la pluie venait tout gêter... Les sillons étaient transformés en canaux ; quant aux chemins, défoncés par des fondrières, ils faisaient penser à de véritables bourbiers...

— Espérons que nous aurons le soleil demain, pour la fête, fit Paulot...

— Espérons-le, maugréa Louis, mais sans trop y compter !...

Jankowski ne dit mot. Le Polonais parlait assez mal le Français et ne prenait jamais part aux conversations ; on l'avait embauché à la Saint-Jean précédente. La pénurie des ouvriers français était telle qu'on se voyait dans l'obligation d'engager des étrangers. Polonais, Tchécoslovaques, Yougoslaves abondaient dans ce coin de Sologne ; d'ailleurs, jusqu'ici, les fermiers et les propriétaires n'avaient eu qu'à se féliciter de leur ardeur au travail et de leur ténacité...

— Allons, les hommes ! il faut aller se coucher, déclara Ursule Métayer, quand les domestiques eurent absorbé chacun une appétissante bolée de vin chaud, dans lequel ils avaient trempé des morceaux de pain bis...

Paulot et le Polonais se levèrent, puis, d'un pas traînant, ils gagnèrent l'escalier qui gémit sous leurs pieds. Pendant ce temps, Mariette desservait. Milou, immobile au bout de la table, réprimait difficilement un bâillement.

— Allons, petit, Mamé va monter te coucher !...

La fermière se penchait, souriante, vers son petit-fils, mais ce dernier fit aussitôt la grimace et protesta :

— Je ne veux pas que ce soit Mamé qui me couche, je préfère que ce soit Minouchette !...

— Oh ! oui, Minouchette !... Minouchette !...

appuya Bernadette, en battant des mains...

— Décidément, c'est admirable de voir comment ces enfants affectionnent leur grand-mère ! Il faut toujours qu'ils lui préfèrent cette fille qui vient nous ne savons d'où, que nous avons recueillie par charité !...

— Mère, je t'en prie, tu es injuste !... Mariette est presque de la famille. Ces enfants n'oublient pas avec quel dévouement elle a toujours veillé sur eux depuis la mort de leur mère !...

Mariette s'était arrêtée auprès du placard. Tout d'abord, elle avait été saisie par les paroles méchantes de la fermière. C'était la première fois qu'Ursule se permettait une attaque aussi directe et aussi virulente contre elle, en présence de son fils... Elle voulut protester contre la vivacité d'Ursule, mais, déjà, les deux enfants quittaient leurs places et venaient s'accrocher à son tablier, puis, tendant vers elle leurs petites mains :

— Nous t'aimons bien, Minouchette, assurait Bernadette. !... Tu vas nous coucher et nous border dans nos lits !... Nous serons si contents !

Mariette évita donc de faire rebondir la discussion. Laisant la fermière auprès de son fils, elle entraîna à son tour Milou et sa sœur vers l'escalier ; quelques instants plus tard, elle pénétra dans la chambre et alluma un bougeoir... A la lueur vacillante de la flamme, elle commença de dévêtir Milou...

— Dis, Minouchette, pourquoi Mamé est-elle si méchante pour toi, aujourd'hui ?...

Bernadette s'approcha de la servante. Elle n'avait pas été sans s'étonner de l'acharnement que mettait sa grand-mère à se montrer désagréable envers Mariette...

— Ne t'occupe pas de cela, ma chérie, repartit doucement la jeune fille, en passant une main

caressante sur le front de l'enfant ; Mamé a peur que vous ne puissiez aller à la fête demain, à cause de la pluie, voilà tout. Cela la rend de mauvaise humeur !... Mais elle se calmera bien vite !

— Mais demain, il ne pleuvra plus au moins ? interrogea Milou qui, en chemise, les cheveux ébouriffés, commençait d'esquisser toute une série de sauts sur sa couche.

— Il ne pleuvra plus, si tu te couches bien sagement, et si tu fais bien ta prière, objecta Mariette... Allons, mets-toi à genoux et joins tes mains !

L'enfant obéit ; de son côté, Bernadette achevait de se dévêtir ; elle s'en fut bien sagement se placer à genoux auprès de son frère. Mariette les regardait, attendrie : de touchantes paroles s'élevaient de leurs lèvres... Au moment même où, l'oraison terminée, la servante voulait les faire se signer, Bernadette murmura :

— Protégez petite mère, qui est auprès de vous, petit Jésus, et faites que Minouchette devienne à son tour notre petite maman !...

— Mon Dieu ! voulez-vous vous taire !... Vous savez bien que je ne puis pas être votre maman !

— Tu nous aimes bien, pourtant, autant qu'une maman !...

— Ah ! certes !...

— Dans ces conditions, nous pouvons bien demander au bon Dieu de nous accorder cette grâce !... Nous serions si heureux !...

— Chut !... Si vous voulez me faire plaisir, il ne faudra jamais plus parler ainsi... Mamé ne serait pas contente.

— Tant pis pour Mamé !... Nous l'avons bien dit, ce matin devant elle, pendant qu'elle voulait nous faire lever !...

Mariette se mordit les lèvres ; elle comprenait maintenant pourquoi la fermière avait fait preuve envers elle d'une hostilité plus agressive encore que de coutume ; elle s'expliquait enfin l'allusion blessante qui l'avait remplie de confusion...

— Allons, il faut dormir maintenant, fit-elle enfin... Et demain, nous songerons à aller à la fête, si vous êtes sages !...

Cette dernière recommandation eut pour effet de calmer instantanément les deux petits... L'un après l'autre, la servante leur effleura le front d'un bon baiser ; puis, prenant le bougeoir, elle se dirigea vers le couloir.

Deux minutes plus tard, Mariette atteignait le haut de l'escalier qui permettait d'accéder à la salle du bas, quand, tout à coup, elle s'arrêta : un bruit de voix se faisait entendre au-dessous...

— Tu es encore trop jeune, mon Louis !... Ecoute, tu pourrais trouver de beaux partis à Saint-Albert !... Mathieu Grandgarde me parlait l'autre jour au marché... Sa fille Julienne a une belle dot...

— Au diable la dot, mère !... Tu sais le peu de cas que je fais de l'argent et des billets de banque !...

— Et c'est bien ce qui prouve, une fois de plus, ton inconséquence !... Si je n'étais pas là pour tout surveiller à la ferme et m'occuper de tes intérêts, les choses iraient de mal en pis... Tu es un faible, un sentimental !... Nous vivons à une époque où les gens pratiques, seuls, peuvent se faire une place avantageuse sous le soleil !...

— Mon Dieu, mère, ce n'est pas en entassant les billets de banque que nous pourrons nous estimer heureux... J'attends de l'existence d'au-

tres satisfactions plus efficaces !... Les enfants, par exemple !...

— Eh bien ! puisque tu parles si bien des enfants, il faudra bien que tu assures leur avenir, leur éducation !... Pour cela, il en faut, de cet argent que tu dédaignes avec une si enfantine désinvolture... Songe que Bernadette et Milou peuvent devenir une demoiselle et un monsieur !...

— Je préfère les voir demeurer fidèles à notre petit coin de terre !... Ce serait beaucoup plus rassurant... Combien ont voulu faire des messieurs et des demoiselles qui n'ont réussi qu'à devenir des déclassés et des aigris !... Tu peux regarder autour de toi, les exemples sont légion !

— Sans doute, mais que tes enfants aillent en ville, ou qu'ils restent à la ferme, il faudra de toutes façons, dépenser pour les élever ; il sera nécessaire que quelqu'un s'occupe d'eux beaucoup plus assidument que tu peux le faire. En un mot, il conviendra de songer à te remarier !...

Mariette avait soufflé la bougie, elle s'adossa contre la rampe de l'escalier, une pâleur subite envahit son visage. Immobile dans les ténèbres elle attendait, l'oreille au guet...

La servante éprouva un lancinant remords. Elle se dit qu'elle commettait une mauvaise action en prêtant ainsi l'oreille, pourtant une force irrésistible et mystérieuse la retenait à cet endroit... Tout près de là les ronflements sonores des deux domestiques se faisaient entendre, ils avaient succombé au sommeil à peine étendus sur leurs lits... Mais Mariette ne s'inquiétait pas plus du Polonais que de Paulot, elle entendait la voix de Louis Métayer qui protestait, tremblante d'émotion :

— Il n'a jamais été question que je me re-

marie, mère... Quand on a connu la femme aimante et bonne qu'était Jeanne, on ne songe pas à lui donner une remplaçante !... D'ailleurs, son souvenir demeure là, profondément gravé dans mon cœur !... Quand je pense à elle, il me semble la voir encore sur ce lit de mort, toute blanche dans sa robe de mariée qu'elle avait demandé qu'on lui mît... Et je ressens au plus profond de mon être comme un atroce déchirement. Il me semble qu'un grand trou, qu'un vide s'est fait dans mon existence et qu'il me sera impossible de le combler !...

— Evidemment, je n'irai pas nier les mérites de Jeanne qui fut une épouse et une belle-fille modèle... Mais je crois bien qu'elle-même, si elle était ici, te conseillerait de ne pas rester seul, dans l'intérêt même des enfants...

— Les enfants, mais ils ne sont pas malheureux !... Ils ont Mariette pour les soigner et elle s'en acquitte absolument comme si elle était leur maman !...

— Ecoute, Louis, j'espère que tu n'as pas pesé tes paroles !.. Il ne saurait exister aucune analogie entre cette assistée et Jeanne !... Toi, un Métayer, tu ne peux rien avoir de commun avec cette fille sans nom !...

Mariette réprima difficilement un sanglot, les paroles que la fermière venait de prononcer d'une voix cinglante lui déchiraient atrocement le cœur. Pourtant elle eut la force de rester encore...

— Qui te parle de comparer Mariette à Jeanne ? reprit Louis, Et puis, quelle mouche te pique ce soir ? Jamais, je ne t'ai vue dans un semblable état !... Mariette nous est dévouée et fidèle... Jadis tu savais l'apprécier.

— Crois-moi, Louis, cette fille n'est qu'une aventurière !... Elle n'aspire qu'à devenir la

maîtresse souveraine des Saules !... Quand elle aura réussi dans sa vilaine besogne, il ne me restera plus qu'à sortir !...

— Mère, protesta Louis Métayer avec indignation, je me demande comment tu peux parler de la sorte... J'en suis persuadé, Mariette demeure digne de toute notre estime, de toute notre affection !... Jamais je n'oublierai tout ce qu'elle a fait pour mes deux enfants !...

— Aveugle que tu es !... Ne comprends-tu donc pas qu'elle essaie de parvenir à son but par tes enfants !... Si je te disais qu'ils me méprisent maintenant, les petits, qu'ils s'écartent instinctivement de moi comme si j'étais une ennemie, une pestiférée !... Ce matin encore, en disant leur prière, ils demandaient à Dieu que Mariette devienne leur maman !... Et c'est cette fille sans nom qui leur inculque ces idées, qui en fait les jouets dociles, les instruments de son ambition !...

— Mariette ambitieuse !... Si la colère ne t'aveuglait aussi stupidement, mère, ce serait à mourir de rire !...

Pendant quelques instants, au cours de cette discussion, Mariette se sentit sur le point d'intervenir. En vérité sa présence aux Saules devenait impossible, puisque Ursule Métayer nourrissait à son égard de si perfides intentions... La servante allait descendre les quelques marches qui la séparaient de la salle, quand, tout à coup, un sanglot s'étrangla dans sa gorge : partir, c'était abandonner à tout jamais les deux enfants qu'elle affectionnait au plus haut point, les deux enfants qui constituaient sa seule raison de vivre !... C'est pourquoi, en dépit de la honte et du dégoût qu'elle éprouvait de se voir traiter de la sorte, elle préféra ne rien laisser transparaître de sa détresse et de sa con-

fusion... Pour Bernadette et pour Milou, elle eût souffert les plus basses injures, les plus odieux affronts. Rompant brusquement avec l'immobilité qu'elle observait, elle s'écarta à reculons, sur la pointe des pieds, soucieuse avant tout de ne point éveiller l'attention de la mère et du fils qui reprenaient ardemment leur discussion. Enfin, la main tremblante de Mariette se tendit et étreignit la poignée d'une porte. Elle était parvenue sur le seuil de sa chambre ; évitant de provoquer le moindre bruit, elle repoussa l'huis, se faufila dans l'entrebâillement, puis, une fois qu'elle eût refermé la porte derrière elle, incapable de dominer plus longtemps sa détresse, elle se laissa tomber sur sa couche, et se cachant le visage entre ses mains, elle éclata en sanglots...

CHAPITRE III

LA FÊTE DE SAINT-ALBERT

Mariette dormit peu, cette nuit-là !... A tout moment, les propos échangés entre Ursule et Louis Métayer lui revenaient à la mémoire, elle se sentait implacablement tenaillée, tantôt par son désir d'abandonner ce toit où la fermière la considérait comme une intrigante, tantôt par son amour ardent pour les deux enfants... Les larmes coulèrent abondamment le long de son visage. Elle donna libre cours à sa douleur.

Aux Saules, tout dormait, les ronflements des domestiques et le crépitement de la pluie contre le toit venaient seuls troubler le silence. La servante se tourna et se retourna en vain sur sa couche, toute moite de sueur. Les pensées les plus troublantes tourbillonnèrent dans son esprit...

Oui, certes, Mariette aimait Louis Métayer, mais jamais elle ne s'était laissée guider par l'intérêt !... Elle savait bien que toute union avec le fils de l'orgueilleuse Ursule s'affirmait impossible ; alors, résignée, elle avait dissimulé son sentiment au plus profond de son cœur, bien persuadée que personne ne violerait jamais son secret... Et voilà que l'humble et naïve prière des enfants avait éveillé les soupçons de la fermière, l'ouragan s'était déchaîné. Le ciel si pur se couvrait de gros nuages noirs !...

— Que faire, mon Dieu !... Que faire ?...

Un déconcertant dilemme se posait impitoyablement à Mariette. Qui l'emporterait chez elle, de l'amour-propre ou de l'affection qu'elle éprouvait à l'égard de ses deux petits ? Parfois, ses poings se crispaient. Comme elle en voulait à cette femme qui s'acharnait à lui rendre la situation intenable !...

Pourtant cette exaspération et cette colère ne se prolongèrent pas ! Mariette n'était point de celles qui s'abandonnent à caresser des idées de vengeance... Un sentiment d'immense pitié s'emparait de son cœur. Elle en venait maintenant à plaindre Ursule de se comporter de la sorte. Par quelles affreuses souffrances morales la fermière ne devait-elle point passer, elle aussi, depuis qu'elle était dévorée par cette atroce jalousie qui lui faisait perdre tout contrôle !...

Pendant combien de temps Mariette se débattit-elle avant de s'abandonner au sommeil ? Il lui eût été bien difficile de s'en rendre compte... Le bruyant cocorico du coq de la basse-cour vint la réveiller comme chaque matin. Hâtivement, elle sauta à bas de son lit, et son premier soin fut de se précipiter vers la fenêtre. Elle pensait en effet à Milou et à Bernadette. Quelle décep-

tion les deux enfants n'éprouveraient-ils pas si la pluie continuait de tomber à verse !...

Pourtant, le visage de Mariette s'épanouit quand, après avoir vivement repoussé et accroché les volets, elle constata qu'il ne pleuvait plus. Oh ! certes, l'horizon ne présentait rien de bien engageant, le ciel demeurait bas, encombré de nuages, un ciel « lavé » dans toute l'acception du mot, le disque blanchâtre du soleil se reflétait dans les innombrables flaques qui s'épalaient dans la cour...

Instinctivement les regards de la servante se portèrent vers la Dourle. Un pli inquiet rida son front quand elle s'aperçut que la rivière avait dangereusement grossi au cours de la nuit. Ses eaux recouvraient encore plusieurs hectares de prairie, et leur avance extrême atteignait un point situé à moins de quarante mètres des bâtiments de la ferme... La double rangée des saules baignait dans l'eau boueuse et jaunâtre. Une brume légère flottait au-dessus de la plaine inondée...

— Eh bien, Mariette, nous n'aurons pas besoin d'arroser le potager, ce matin !...

La voix nasillarde de Paulot fit tressaillir la jeune fille. Dominant le sentiment de gêne et de confusion qui l'assailait encore, elle s'efforça de sourire et de dire bonjour au domestique qui attendait, déjà habillé, et qui contemplait, les deux mains dans ses poches, les progrès de la crue...

— Alors, insista-t-il, on va à la fête, Mam'zelle Mariette ?...

— Mon Dieu, oui, je l'espère !...

— Si vous vouliez, on pourrait aller en danser une au parquet ?...

— Je vous remercie, Paulot, repartit la servante... Vous savez bien que je ne danse jamais.

Et puis, il faudra que je m'occupe surtout des enfants !...

— C'est bon !... C'est bon !... Y a pas d'offense, bougonna le domestique, vexé. Tout ce que j'en disais, moi, c'était pour vous divertir !.. Ce ne sont pas les femmes qui manquent à Saint-Albert !... Une cavalière de perdue, dix de retrouvées, et qui ne feront pas de manières, celles-là pour tournoyer avec le grand Paulot !...

Mariette ne répondit pas et se contenta de re fermer sa fenêtre. Cette brève discussion avec Paulot lui paraissait de fâcheux augure au début de cette matinée, pourtant elle s'efforça de réagir... Avant de partir, il lui fallait s'occuper des porcs, de la basse-cour, elle devrait aussi traire les vaches ! Dix heures sonneraient bien avant qu'elle ait fini !...

Une fois qu'elle se fût habillée comme tous les jours pour vaquer à son habituelle besogne, Mariette descendit. A peine s'engagea-t-elle dans la grande salle, qu'elle vit Ursule qui s'y trouvait déjà :

— Dépêchons-nous, grommela la fermière, nous n'avons pas un instant à perdre aujourd'hui !... Je m'occuperai de la cuisine...

Mariette se contenta d'acquiescer d'un signe de tête ; le masque de la fermière demeurait toujours aussi rébarbatif que la veille. Dominant de son mieux son émotion, la jeune fille prit deux seaux et sortit ; désormais elle ne pouvait plus se faire d'illusion, elle avait une ennemie acharnée aux Saules, une ennemie qui s'efforceraient par tous les moyens de lui porter préjudice et qui la contraindrait à partir peut-être avant qu'il soit longtemps !...

Partir !... Mariette eut un haut-le-corps en envisageant une telle possibilité... Son univers à elle, c'était les Saules !... Sortie de là, que se-

rait-elle, sans le sourire de Bernadette, sans le joyeux bavardage de Milou ?... Elle subirait tout plutôt que d'accepter une telle perspective !... Alors, courageusement, elle se mit à marcher vers la porcherie, ses gros sabots glissaient dans la boue, en soupirant, elle s'en fut préparer le son qu'elle allait jeter dans l'auge avec un reste de lait caillé de l'avant-veille.

Parfois, tout en poursuivant sa besogne, la servante inspectait le ciel avec insistance. Combien elle eût déploré en effet le retour de la pluie !... Oh, certes, elle s'accoutumait de tous les temps, mais elle songeait à la terrible déception qu'éprouveraient les deux enfants... La fête de Saint-Albert !... Ils en parlaient depuis plus d'un mois !...

Enfin, vers dix heures, Jankowski s'en fut préparer la carriole ; la Margotte, la jument des Saules fut sortie de l'écurie pendant que toute la maisonnée achevait de déjeuner d'un bon plat de haricots au lard, agrémenté d'un morceau de fromage vieux...

Les enfants, eux, ne tenaient plus en place, il fallut que Mariette se fâchât pour les faire manger, ils battaient des mains, énumérant déjà les distractions qu'ils allaient trouver à Saint-Albert ; en dépit des préoccupations qui les assaillaient, la fermière, son fils et la servante ne pouvaient s'empêcher de sourire au spectacle de cette joie très vive.

Enfin, Louis Métayer donna le signal du départ... Avec quelle joie les deux enfants s'installèrent dans la voiture pendant que le père s'efforçait de tempérer l'ardeur de la jument trop fougueuse !...

Ursule n'allait pas à Saint-Albert, elle garderait la ferme avec le Polonais. Ses lèvres se pincèrent quand elle vit Mariette prendre place

dans la voiture entre les deux enfants... Elle était bien jolie, la servante, sous son bonnet blanc des filles du pays et la fermière se sentit de nouveau en proie à une féroce jalousie...

Le dernier, Paulot sauta sur le siège et s'en fut s'asseoir auprès de Louis ; alors le fermier fit claquer son fouet, la jument s'en fut au grand trot pendant qu'Ursule attendait encore toute songeuse, les sourcils froncés, sur le seuil.

— Dites au revoir à Mamé ! murmura Mariette aux deux enfants...

Sans grande conviction, Bernadette et Milou agitèrent les mains à l'adresse d'Ursule qui leur répondit à peine, le visage toujours renfrogné. Elle resta ainsi immobile jusqu'au moment où la voiture eût disparu au détour du chemin...

La carriole tanguait, violemment cahotée. A chaque secousse, les enfants poussaient de petits cris effarouchés et se cramponnaient de toute leurs forces... Mariette, passant un bras autour de la taille de chacun s'efforça de les retenir. Et ce furent des éclats de rire à chaque fondrière, à chaque creux de terrain où l'eau jaunâtre rejailissait sous le passage des roues !...

Enfin on abandonna le chemin bordé de prunelliers et d'aubépines. Les merles chantaient dans les buissons, puis s'envolaient effarouchés par le tintinnabusement des grelots que Margotte portait à sa tête. Immobiles sur le siège, les deux hommes ne parlaient pas ; leurs regards s'attardaient sur la plaine voisine, aux trois-quarts inondée par les eaux de la Doule. Tandis que la voiture s'engageait sur la grand' route de Saint-Albert, distant de moins de huit kilomètres, ils pouvaient constater les ravages de la crue...

— Rien ne dit que cela va s'arrêter encore, grommela enfin Paulot, le ciel demeure tou-

jours bien sombre... Avant de partir, j'ai consulté le baromètre... Il était à la pluie !...

— Dieu veuille qu'il n'en tombe plus ! repartit Louis, en secouant tristement la tête... Il y aurait du malheur et de la misère pour tout le monde, bien sûr !...

Le fermier dut s'interrompre pour faire obliquer sa jument vers la droite. Des autos passaient, nombreuses, éclaboussant la carriole au passage ; partout au bord de la route, dans les fossés, on entendait le murmure de l'eau qui coulait à pleins bords. Bernadette et Milou s'étaient mis à chanter un cantique... Mariette les accompagnait de sa voix claire et joliment timbrée...

Une demi-heure durant, la randonnée se poursuivit sous le ciel bas et monotone ; maintenant, de chaque côté de la chaussée, la plaine était transformée en un énorme lac... Des corbeaux piquaient des tâches noires dans les branches des peupliers et des grands chênes. Il semblait décidément que ces oiseaux de malheur se fussent abattus par légions sur la région inondée ; on en voyait partout, et à tout moment, on entendait leurs sinistres croassements...

Les enfants et leur amie s'arrêtèrent bientôt de chanter ; le décor de cette eau qui s'étalait à perte de vue, et à la surface de laquelle les grands arbres se reflétaient comme dans un miroir, les impressionnait profondément. Ce fut bien pis encore quand ils aperçurent quelques granges ou bâtiments isolés qui se trouvaient entourés de toutes parts par les eaux...

— Dis, papa ! Si cela arrivait aux Saules ? interrogea Milou, devenu subitement soucieux, que ferions-nous ?...

— Nous circulerions en bateau, voilà tout ! repartit le fermier en enveloppant Margotte d'un vigoureux coup de fouet...

— Mais l'eau entrerait dans la maison !... Nous ne pourrions pas rester !

— Naturellement, nous ne pourrions pas rester, les poissons seuls seraient maîtres chez nous !... Mais rassure-toi, j'espère que nous n'en viendrons pas là !... Si la pluie s'arrête pendant quelques jours, cette maudite Doule rentrera bien sagement dans son lit !...

Sans doute, ces déclarations ne suffirent-elles point à apaiser les appréhensions des deux enfants, car ils demeurèrent muets jusqu'au moment où l'on parvint en vue de Saint-Albert dont le clocher se découpait en flèche sur le ciel... Sur la route, les véhicules de toutes sortes et les groupes se faisaient de plus en plus nombreux, les paysans endimanchés se rendaient à la fête, toutefois, Mariette et ses compagnons purent se rendre compte que tous ces gens ne manifestaient point la même joie bruyante qu'aux fêtes précédentes... Il y avait de l'inquiétude dans leurs regards et dans leurs propos... La présence des eaux dans les champs, la menace de l'inondation venait tempérer leur enthousiasme ; beaucoup songeaient à leurs habitations et à leurs bestiaux menacés par la crue et aux mesures énergiques qu'ils seraient peut-être contraints de prendre si le fléau prenait de plus menaçantes proportions...

Saint-Albert était pavoisé, mais la pluie avait inondé les guirlandes et les drapeaux qui pendaient, lamentables ; couverts de roses artificielles, des génévriers s'alignaient à intervalles réguliers de chaque côté de la Grande Rue et de la Place ; des bandes de toiles, toutes dégouttantes d'eau, laissaient apercevoir trois mots aux lettres pour la plupart déteintes : *Soyez les bienvenus...*

Aux terrasses des cafés et devant les cabarets,

des groupes se formaient. On emportait des tables tout en consultant anxieusement le ciel ; devant l'église, on préparait la procession, des enfants de Marie hésitaient à hasarder leur bannière hors de l'église. Le curé et le sacristain étudiaient le ciel nuageux, d'un air soucieux...

Mais bientôt, au moment même où Louis arrêtait Margotte devant l'Hôtel du « Commerce et de l'Agriculture réunis », le joyeux carillon des cloches commença de s'égrener, faisant s'envoler toute une bande de pigeons qui gâtaient dans le clocher de l'église... Bernadette et Milou poussèrent de petits cris satisfaits, ils avaient hâte de se rendre à la procession avant de courir vers la ligne de baraques qui étalaient leurs toiles toutes mouillées pendant que quelques rares clients s'amusaient à décharger des carabines Flaubert sur les cibles de deux tirs forains...

Laissant Louis et Paulot, qui devaient les rejoindre dans un moment, s'occuper d'enlever les harnais de la jument et de la conduire à l'écurie de l'hôtel, Mariette prit les deux enfants par la main et les entraîna vers l'église. Les fidèles étaient nombreux à l'intérieur du sanctuaire. On allait, comme tous les ans, à l'occasion de la fête patronale, promener les reliques du Saint patron de la cité ; cette année, la cérémonie allait revêtir une importance exceptionnelle en raison du mauvais temps persistant et de l'inondation qui menaçait le territoire du canton et en recouvrait déjà une partie...

Le nombreux cortège s'ébranla donc avec sa croix et ses bannières tandis que les cloches continuaient de sonner à toute volée. Milou et Bernadette s'étaient joints au groupe de leurs petits camarades, chacun portait un cierge, et cette solennité, toute de recueillement, ravissait les

enfants, très fiers de passer sur la place et dans les rues voisines, et de s'incliner devant les reposoirs magnifiquement décorés...

Mariette s'était mêlée à la foule ; la pauvre ne prêtait qu'une attention distraite à ses voisins et à tout le cortège. Les paupières mi-closes, elle allait, égrenant son chapelet, priant avec ferveur. Jamais la servante ne s'était sentie en proie à un plus violent désespoir ; les paroles d'Ursule Métayer lui revenaient sans cesse à la mémoire, augmentant son trouble et son incertitude. Ses regards s'embrumaient de larmes, et ils ne s'éclairaient qu'aux courts moments où elle attardait un coup d'œil à la dérobée en direction des deux enfants qui précédaient de peu le dais abritant le Saint-Sacrement. Et, sans doute la prière fut-elle douce à son cœur, car, peu à peu, ses angoisses s'apaisèrent, elle se sentit en proie à une très grande sérénité.

Quand le cortège se disloqua, Mariette s'empressa de rejoindre Milou et Bernadette, puis de revenir avec eux vers l'hôtel où elle avait laissé Louis et le domestique...

La jeune fille aperçut bien vite le fermier ; il discutait avec des paysans des environs. A peine Mariette l'eut-elle rejoint, qu'elle surprit l'expression préoccupée de sa physionomie.

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea-t-elle. Vous paraissez inquiet ?...

En peu de mots, Louis Métayer expliqua que des bruits alarmants couraient en ville au sujet de la Banque de Sologne et Centre. Certains assuraient que Samarand, le Directeur, s'était enfui en Belgique avec la caisse...

— J'ai placé la plus grande partie de ma fortune à la Banque de Sologne et Centre, acheva Louis ; aussi, si cette nouvelle se confirmait,

ce serait pour nous un coup dur, très dur même !...

La jeune fille s'efforça de rassurer son voisin :

— Il court tant de faux bruits dans la région !... Ce n'est pas la première fois qu'on annonce la faillite ou la fuite de Samarand... Nous avons pour le moment assez de motifs d'être inquiets avec la crue de la Doule, sans en ajouter d'autres...

— Tu as raison, Mariette ; allons à la fête, ça nous changera les idées !...

Les deux enfants trépignaient d'impatience et tiraient Mariette par les mains. Les chevaux de bois commençaient en effet de tourner sur la Grand'Place ; les accents nasillards des orgues de Barbarie faisaient entendre une véritable cacophonie que dominaient parfois les détonations sèches des carabines dans les tirs et le grincement des roues des loteries...

La foule se faisait de plus en plus dense. On profitait de l'éclaircie. Le temps paraissait vouloir faire trêve, les femmes et les filles de la région avaient mis leurs plus beaux atours, c'était à qui ferait assaut de coquetterie... On s'interpellait joyeusement parmi les groupes, les garçons voulaient entraîner leurs cavalières vers les parquets où des couples commençaient déjà de tournoyer...

Mais toute cette cohue ne détournait pas l'attention des deux enfants. Ils venaient de remarquer un manège de petits cochons, ils voulaient à tout prix monter, aussi Mariette, dut-elle laisser Louis parmi la foule pour les accompagner et les installer chacun à califourchon sur un magnifique goret à collier d'or...

Une demi-heure durant, Bernadette et Milou oublièrent tout, s'abandonnant uniquement à leur plaisir. Tout les enchantait, le vacarme des

orgues, les hurlements des sirènes des manèges, le tangage des balançoires, la ronde fantastique des autos... Ils tournaient, le visage épanoui, et Mariette, perdue parmi la foule, ne les quittait plus des yeux, tant elle éprouvait de joie à les voir aussi enchantés... Et, chaque fois, quand le manège s'arrêtait, elle entendait la même demande :

— Encore une fois, Minouchette !...

La servante prenait deux pièces de vingt sous dans son porte-monnaie et les tendait à Bernadette, puis la ronde folle et bruyante recommençait de plus belle. Tel un petit homme, Milou talonnait vigoureusement son coursier ; Bernadette, moins rassurée, se cramponnait au collier...

Il fallut pourtant se résigner à descendre et se mêler de nouveau à la foule ; encore tout étourdis par la ronde qu'ils venaient de poursuivre, les deux enfants prirent chacun une main de Mariette et se laissèrent emporter à travers le flot humain qui déferlait dans les deux sens, le long des baraques. Bientôt Milou, nanti d'une crécelle, et Bernadette d'un mirliton, s'amusèrent à tirer de leurs instruments des sons assez peu harmonieux qui venaient encore s'ajouter au tintamarre assourdissant de la fête...

La fillette s'arrêta pourtant et hasarda un regard inquiet en arrière. Des ricanements se faisaient entendre ; en effet, trois jeunes gens venaient d'emboîter le pas à Mariette, et, pour se moquer de la pauvrete, ils contrefaisaient ensemble sa démarche en poussant de retentissants « coins-coins »...

La servante fit semblant de ne rien voir du manège désobligeant du trio. Ce n'était pas la première fois, certes, qu'on se moquait de son in-

fermité, pourtant elle sentit Bernadette qui la tirait avec force :

— Oh ! regarde, Minouchette, ces méchants garçons !...

— Allons, viens, chérie... Ne t'occupe pas de ces sottises...

Mais Bernadette ne se sentait pas d'humeur à laisser infliger cet affront à sa Minouchette... Elle tendit un petit poing rageur en direction des mauvais plaisants, puis esquissant sa plus belle grimace, elle leur tira la langue. Cette riposte eut aussitôt pour don d'exciter la verve du trio qui se remit de plus belle à suivre Mariette et ses deux jeunes compagnons. Leur petit groupe se grossit bientôt de plusieurs unités ; les plaisanteries assez peu spirituelles se succédaient à l'adresse de la pauvre Mariette qui devenait rouge comme une pivoine, pendant que fusaient tout autour les rires peu indulgents des badauds...

La servante ne savait plus où se réfugier avec les enfants, quand, tout à coup, une voix rude domina les exclamations gouailleuses des mauvais plaisants :

— Alors, vous trouvez cela amusant ?... Vous êtes tous des imbéciles !...

Mariette qui venait de s'arrêter devant une loterie, tressaillit ; elle reconnut tout de suite cette voix, c'était Louis Métayer qui intervenait ainsi, Louis qu'elle avait laissé une demi-heure auparavant, et qui venait de la retrouver...

Rires et plaisanteries cessèrent comme par enchantement ; les regards des suiveurs s'arrêtèrent avec inquiétude sur le gars robuste qui faisait mine de retrousser ses manches... Alors, peu désireux d'en venir aux mains avec le fermier des Saules qui avait la réputation d'être un costaud, les rieurs s'éclipsèrent les uns après

les autres sous les regards railleurs de ceux-là même qui les appuyaient tout à l'heure de leurs sarcasmes...

— Je vous remercie, Monsieur Louis ! balbutia alors la jeune fille...

— Donne-moi le bras, Mariette, je suis bien convaincu que personne désormais ne s'avisera de te chercher noise !...

La servante obéit et prit le bras du fermier ; son cœur battait bien fort en ce moment, elle en venait presque à bénir l'incident grotesque qui avait fait intervenir Louis Métayer en sa faveur, sa main tremblante s'appuyait sur la manche du fermier qui se remettait à marcher d'un pas alerte, défiant des yeux les derniers rieurs qui s'empressaient de se détourner sur son passage et de reprendre leur sérieux...

Louis et Mariette franchirent ainsi quelques mètres. Au près d'eux, Milou et Bernadette riaient de bon cœur. Ils étaient fiers de leur papa qui avait réussi, à lui tout seul, à faire entendre raison à cette bande de galopins. Oubliant l'incident qui venait de se produire, ils s'apprêtaient à regarder les cibles animées et amusantes d'un tir, quand tout à coup, Louis Métayer se retourna... On l'interpellait tout près de là.

— Eh, Louis !... Tu es bien fier aujourd'hui !...

Le fermier reconnut bientôt parmi la foule Mathieu Grandgarde, un propriétaire des environs de Saint-Albert, qui était en même temps vice-président du Syndicat agricole de la région. Aussitôt, il écarta la main de la jeune fille qui reposait sur son bras :

— Tu permets, Mariette... Je te laisse les enfants !... Il faut que je parle à Mathieu !...

La servante se recula à regret, maudissant l'in-

tervention de Grandgarde qui venait interrompre fâcheusement le grand plaisir qu'elle éprouvait d'avancer ainsi côte à côte avec Louis et ses deux petits...

— Soyez tranquille ! murmura-t-elle... Je ne les quitte pas de vue !...

— Si je ne te retrouve pas d'ici une heure, rendez-vous à l'hôtel !...

— Entendu, Monsieur Louis... Je serai à quatre heures à l'hôtel avec les deux enfants !...

— Et surtout, s'il pleut, ne restez pas dehors, le temps n'est pas sûr !

Ces recommandations s'affirmaient superflues. Mariette était habituée depuis longtemps à veiller sur Bernadette et sur Milou. D'un geste instinctif, elle prit chacun des enfants par une main, puis elle regarda Louis fendre assez difficilement les flots de la foule pour rejoindre celui qui l'avait ainsi interpellé. Elle fronça légèrement les sourcils, quand elle vit, auprès de Mathieu Grandgarde, un grand gaillard au visage anguleux et bronzé encadré d'une courte barbe grise, la silhouette d'une jeune fille... C'était Julienne, la fille du propriétaire. Vêtue à la dernière mode et outrageusement fardée, elle attendait, auprès de son père, observant avec plaisir Louis qui se disposait à la rejoindre...

— Eh bien, tu viens, Minouchette ?...

Mariette se détourna brusquement à ce rappel à l'ordre de Bernadette... Cette rencontre ne lui disait rien qui vaille, toutefois, elle domina rapidement sa gêne et s'efforça de sourire aux deux enfants qui commençaient à s'étonner de son hésitation...

— Où nous emmènes-tu, Minouchette ? interrogea anxieusement Milou...

— A la loterie Parisienne... Venez, mes ché-

ris, nous allons essayer de gagner quelque chose !...

Mariette et ses deux jeunes compagnons se perdirent de nouveau à travers la foule...

CHAPITRE IV

JULIENNE.

— Eh bien ! Louis, mes compliments, je constate que tu es au mieux avec ta servante !..

Mathieu Grandgarde accueillait le fermier par ces paroles ironiques et tout en lui tendant une main large comme un battoir. Louis hésita avant de répondre à son geste :

— Je ne vois pas en quoi j'ai pu prêter le flanc aux railleurs, déclara-t-il en serrant la main que le propriétaire lui offrait... Ce que je viens de faire, je l'eusse fait pour n'importe quelle femme, pour n'importe quel infirme !... Je déteste les gens qui trouvent matière à plaisanter dans les souffrances et les difformités d'autrui !...

— Je disais cela pour te taquiner, mauvais coucheur, tu sais bien qu'à Saint-Albert, on fait courir certains bruits sur toi et sur la Mariette : on assure parfois que vous êtes du meilleur bien !... Après tout, ça te regarde, il faut bien que jeunesse se passe, d'autant plus que l'existence n'a pas été pour toi bien souriante !...

— Ces racontars ne sont que pures calomnies ! riposta le fermier, piqué au vif par ces nouvelles insinuations de son interlocuteur. Il est à souhaiter que toutes les jeunes filles de Saint-Albert soient aussi respectables et aussi honnêtes que Mariette. La morale et les bonnes mœurs seraient certainement moins souvent offensées !...

— Ne t'emballe pas, Louis, je me doutais bien

que tout cela ne constituait que des disettes et des menteries !... Mais tu ne vois donc pas Julienne ?... Elle est pourtant heureuse de te rencontrer ! Il y a bien longtemps qu'elle n'a eu ce plaisir !... On dirait véritablement que tu nous boudes depuis quelque temps !...

— Depuis la mort de ma chère Jeanne, vous savez bien que je ne vais nulle part ; je ne sors plus des Saules que pour me rendre aux foires et aux réunions du Syndicat !...

— Aux réunions du Syndicat, nous nous voyons, certes, mais tu ne rencontres pas Julienne !... Je t'assure qu'elle est bien satisfaite d'avoir pu enfin te découvrir aujourd'hui !...

Pendant que Mathieu s'exprimait de la sorte, Louis se tournait vers la jeune fille et prenait la main gantée qu'elle lui tendait. Julienne esquissa un large sourire, ses regards verts étincelèrent entre les longs cils noircis.

Tout en serrant la dextre de sa voisine, le fermier éprouva dès le premier abord une assez fâcheuse impression... Julienne avait trop de rouge à ses lèvres, et la couche de fard qui recouvrait son visage lui parut tout de suite un peu épaisse... Une odeur persistante de muguet dont elle s'était parfumée l'incommoda tout de suite...

Pourtant, la jeune fille ne sembla pas s'apercevoir de l'hésitation du nouveau venu, sa voix chantante s'éleva, un sourire engageant épanouit sa physionomie :

— Je n'ai pas oublié que nous jouions ensemble, Louis, quand nous étions enfants !... Te rappelles-tu, tu venais toujours me protéger quand les autres voulaient me taquiner ou me battre...

— Je me souviens en effet ! repartit Louis, toujours assez gêné...

— J'ai pu me rendre compte tout à l'heure, que tu étais toujours aussi chevaleresque... Mais ce n'est plus maintenant avec la même partenaire !... Et c'est dommage, car j'avais grand plaisir à me trouver avec toi, Louis, grand plaisir !... C'est pourquoi j'espère que nous allons reprendre désormais les bonnes relations d'autrefois !... Il paraît que tes deux petits sont si gentils, qu'ils te ressemblent de façon frappante !... Je serais bien heureuse de les connaître, de les gâter un peu !...

Julienne avait parlé lentement, il semblait qu'elle prît plaisir à s'entendre. Louis, qui s'était remis à marcher à sa droite, n'avait pas cherché à l'interrompre. Il éprouvait toujours cette même impression de malaise. Les propos de sa voisine lui paraissaient comme affectés ; comme il était loin de la sincérité de sa Jeanne quand il la fréquentait avant son mariage !...

— Vous êtes bien aimable...infiniment aimable, balbutia-t-il...

— Comment !... Tu ne me tutoies plus !...

— C'est que, comme votre père le disait tout à l'heure, nous ne nous sommes pas revus depuis si longtemps. Et puis, tant d'évènements se sont succédé...

— C'est vrai !... Comme le temps passe !...

Durant les quelques minutes qui suivirent, le fermier et la jeune fille continuèrent de parler. Mathieu Grandgarde avançait immédiatement derrière eux, parfois un sourire malicieux effleurait ses lèvres charnues quand il voyait les deux jeunes gens côte à côte...

— Décidément, j'avais bien raison !... Ils feraient un joli couple ! se dit-il en caressant sa barbe d'un geste qui lui était familier...

Sans paraître s'intéresser aux baraques qui se succédaient, le propriétaire se laissait em-

porter au gré des remous de la foule bruyante, il laissait vagabonder son imagination, une perspective qu'il caressait depuis un certain temps déjà s'imposait à son esprit. La rencontre de Louis lui faisait entrevoir la possibilité d'un mariage du veuf et de sa fille. Julienne avait vingt-sept ans en effet ; à deux reprises, il avait été question de la marier, mais son caractère capricieux et surtout sa coquetterie et ses exigences avaient écarté les prétendants possibles... Maintenant qu'elle avait coiffé depuis un certain temps déjà la Sainte-Catherine, Julienne se montrait infiniment moins difficile. L'idée d'épouser Louis ne lui déplaisait pas... Certes, sa dot pouvait lui permettre de se marier avec un plus riche propriétaire, mais ses récents échecs l'encourageaient à saisir la première occasion qui se présenterait...

Mathieu Grandgarde se félicitait donc de cette rencontre. A plusieurs reprises, à la suite des réunions du Syndicat agricole, il avait essayé d'entraîner Louis aux Glycines, sa propriété, mais le fermier s'était toujours excusé... Cette fois, le père de Julienne se promettait bien de jouer serré pour assurer l'avenir de sa fille...

La rencontre de deux amies qui interpellèrent Julienne permit à Mathieu de mener à bien ses projets ; laissant sa fille discuter avec les nouvelles venues et lui adressant un regard d'intelligence, il prit le bras de Louis et l'entraîna :

— Ne trouves-tu pas qu'il fait soif, Louis ?...

— Mon Dieu, vous savez bien que je ne fréquente guère les cafés !...

— Une fois n'est pas coutume... Et puis nous ne fêtons pas la Saint-Albert tous les jours !...

— Pourtant, les enfants...

— Les enfants ont la servante auprès d'eux... Tu sembles avoir assez de confiance en cette boi-

teuse pour ne pas t'inquiéter de ta progéniture... Allons, viens au Café de la « Jeune France »... J'aperçois une table libre à la terrasse !... Nous pourrons bavarder tout à loisir pendant que Julienne fera le tour de la fête avec ses amies !..

Bon gré mal gré, Louis dut se résigner à accepter. Tout compte fait, il préférait le voisinage du père à celui de la fille. Il demeurait encore sous le coup de la mauvaise impression que lui avaient causée les paroles de Julienne et ses attitudes par trop affectées...

Les deux hommes serrèrent quelques mains de paysans attablés devant le café, puis ils vinrent s'asseoir à une table derrière les fusains symétriquement alignés. Tout autour on ne parlait que de la crue et de la persistance des pluies. Une fois les consommations servies, Louis se disposait à aiguiller la conversation sur les méfaits de l'inondation de 1922 qui, estimait-il, pourrait fort bien se reproduire, quand Mathieu l'arrêta d'un geste :

— Je suis heureux de t'avoir à côté de moi, Louis... Depuis longtemps déjà, il y a quelque chose qui me chicane, quelque chose que je voudrais te confier...

— Parlez, Mathieu... Je vous écoute !...

Louis se sentit passablement intrigué par l'expression sérieuse qu'empruntait à ce moment son interlocuteur. D'ordinaire, le propriétaire était de nature plus plaisante et plus joviale...

— Ça y est ! pensa Louis... Il va me demander de lui prêter de l'argent ! Je croyais pourtant que ses affaires marchaient superbement et qu'il avait réalisé de sérieux bénéfices...

Mathieu vint rapidement détromper son compagnon, accoudé à la table, il se pencha, regarda autour de lui afin de s'assurer que nul ne

pouvait surprendre ses propos, puis il murmura à voix basse :

— Dis donc, Louis, ne commences-tu pas à en avoir assez du veuvage ?...

— Mon Dieu, répartit le fermier, pris au dépourvu par cette question à laquelle il était loin de s'attendre, je me trouve parfaitement heureux comme je suis !...

— Décidément, tu n'es pas difficile !...

Et comme son interlocuteur esquissait un geste de protestation, le propriétaire des Glycines insista :

— Je sais bien !... Tu vas me dire que la vieille Ursule est là, et puis aussi cette perle rare dont la présence fait bien jaser à ton sujet dans le pays, mais songe bien que tu as à peine trente-trois ans !... Tu es encore en pleine force !... Tu peux faire le bonheur d'une femme !...

— En vérité, Mathieu, j'ai trop connu de bonheur avec ma défunte Jeanne pour chercher à en épouser une autre... Je demeure obstinément fidèle à son souvenir !...

— D'accord, cette fidélité est à ta louange, pourtant elle risquerait à la longue de se transformer en bêtise !... Ta défunte elle-même te conseillera de ne point rester ainsi, de te refaire un foyer !... Tu as beau compter sur la mère et sur la servante, tout cela ne vaut pas une femme gentille et aimante que l'on épouse devant Monsieur le Curé et Monsieur le Maire ! Encore quelques années et tu regretteras, bien sûr, d'être demeuré ainsi, comme un solitaire à la ferme des Saules, mais, à ce moment, il sera trop tard !... Les jeunes filles n'aiment guère les cheveux blancs !...

— Je ne te croyais pas « mangounier », Mathieu !... J'ignorais que tu eusses toi aussi la manie de faire des mariages !...

— Je ne suis pas « mangounier » pour un sou, et je t'assure que, jusqu'ici, je ne me suis jamais mêlé des affaires matrimoniales d'autrui, mais c'est uniquement dans ton intérêt que je parle... Tu sais que j'ai depuis longtemps pour toi beaucoup plus que de l'amitié... Un parent proche ne me serait pas plus cher... Alors, je te dis qu'il faut te tirer de l'ornière et t'orienter vers la seule voie raisonnable, celle du remariage !... La vieille Ursule, je le sais, ne serait pas mécontente de te voir prendre une décision à ce sujet, je lui en ai touché un mot l'autre jour quand je l'ai rencontrée, et puis cela te permettrait de te débarrasser de cette fille dont la présence à tes côtés alimente trop souvent de méchants racontars. Tu trouverais là une excellente occasion de faire taire les mauvaises langues !...

Louis ne put réprimer un haut-le-corps...

— Chasser Mariette !... Vous n'y pensez pas, Mathieu !... Vous ne parlez pas sérieusement... Et les petits dont elle s'occupe avec tant de dévouement ?

— Ta seconde femme s'en occupera à son tour... Ce sera son rôle !...

— Ce ne seront pas ses enfants à elle !... Je sais que les belles-mères n'affectionnent jamais beaucoup les enfants du premier lit !...

— Ta Bernadette et ton Milou sont-ils mieux les enfants de cette boîteuse ?...

— Ce n'est pas la même chose !... Mariette les a toujours connus, toujours aimés, toujours choyés !...

— Et tu t'imagines que cette fille possède l'exclusivité du dévouement ? Tu la crois indispensable !... La vieille Ursule me disait elle-même que, si elle demeure aux Saules, c'est uniquement parce qu'elle a une idée de derrière la

tête !... L'intérêt seul la retient !...

— Mathieu, si vous voulez demeurer mon ami, je vous défends de parler de la sorte et d'ajouter foi à de honteuses calomnies !...

Louis prit la manche de son interlocuteur, sa main serra avec force le poignet du propriétaire des Glycines qui modula aussitôt un léger sifflement :

— Tiens !... Tiens !... Tu t'emballes joliment, mon garçon, au sujet de cette Mariette !.. Est-ce que par hasard les racontars ne seraient pas tout à fait faux ?...

— Que voulez-vous insinuer ?...

Au ton qu'empruntait à ce moment Louis, Mathieu comprit qu'il serait dangereux de poursuivre plus longtemps l'entretien sur ce sujet, aussi s'efforça-t-il de battre rapidement en retraite :

— Ce que tu es susceptible, tout de même !... On ne peut pas t'adresser la moindre observation !... La moutarde te monte au nez tout de suite !...

— Je défends qu'on dise du mal de Mariette dont je n'ai jamais suspecté la bonne foi... Vous m'obligerez en ne faisant point à notre servante la moindre allusion fâcheuse !...

— Comme il te plaira, mon garçon !... Et ce sera tant pis s'il t'arrive quelque désagrément, mais passons à un autre point de vue... As-tu entendu parler des bruits qui courent sur la Banque Samarand ?...

— Mon Dieu, oui, mais ce n'est pas la première fois qu'on raconte que le banquier s'est suicidé ou qu'il s'est enfui en Belgique !... Autant en emporte le vent !...

— Si tu veux mon avis, Louis, tu devrais apporter plus de créance à ces bruits qui me semblent provenir de sources sérieuses... Tu as dé-

posé la plus grande partie de ta fortune chez Samarand ?...

— Je déteste l'argent qui dort... En effet, Samarand a actuellement les quatre cinquièmes au moins de mon capital et de mes actions...

— Eh bien, voilà justement une autre raison pour laquelle tu ferais bien de ne plus faire la sourde oreille quand je te donne des conseils !... Tu serais marié à une femme qui possède une jolie dot et qui dispose d'une fortune personnelle assez rondelette, tu te trouverais à l'abri de la tourmente... Si Samarand a effectivement levé le pied, ce qui peut se confirmer d'un moment à l'autre, te voilà gros Jean comme devant !... Eh bien, retiens bien ce que je te dis, même s'il t'arrivait cette catastrophe, je connais quelqu'un qui serait fier de t'accorder son concours le plus désintéressé et qui s'estimerait heureux de faire de toi son gendre !

Et, avant même que son compagnon interloqué ait pu lui poser une question, Mathieu Grandgarde se frappait la poitrine à plusieurs reprises :

— Eh bien, grand nigaud !... N'as-tu pas deviné que le beau-père en question, c'est moi, et que la femme en perspective n'est autre que ma Julienne ?...

Louis ne répondit toujours pas. A vrai dire, depuis un moment, il s'attendait à cette déclaration ; le propriétaire des Glycines, se faisant de plus en plus insinuant, se pencha vers lui :

— Tu sais, c'est un beau brin de fille, ma Julienne !... Ils sont nombreux à Saint-Albert, ceux qui lui ont fait la cour !...

Mathieu oubliait de dire en s'exprimant ainsi, que ces mêmes galants à qui il faisait allusion, s'étaient les premiers retirés dès qu'ils avaient obtenu certains renseignements assez édifiants

concernant la conduite un peu volage de Julienne Grandgarde... Père indulgent, et si empressé qu'il fût à prêter une oreille complaisante aux racontars relatifs à autrui, le propriétaire ignorait sans doute les raisons exactes qui avaient contraint son unique héritière à coiffer Sainte-Catherine...

— Julienne aura trois cent mille francs de dot, mon garçon, poursuivait le propriétaire... Entends-tu, trois cent mille francs ! C'est une jolie somme et qui ferait admirablement dans ton budget !... Plus de soucis au sujet de l'éducation de tes enfants !... Tout irait comme sur des roulettes, en supposant même que le citoyen Samarand ait passé la frontière. Et puis, n'oublie pas qu'à ma mort, Julienne héritera du domaine des Glycines et de la Locaterie ; cela fait soixante hectares en tout, tous cultivables, sans compter le petit moulin de Joviette sur la Doule qui me rapporte bon an mal an, un fermage de six billets... Eh ! Eh ! il a su faire ses affaires, le père Mathieu Grandgarde !... Julienne en recueillera tous les fruits, mais j'ajoute que j'espère bien que cela se fera le plus tard possible ! Je n'éprouve aucune envie de casser ma pipe !...

Mathieu laissait échapper un gros rire et gratifiait Louis Métayer d'une tape amicale sur l'épaule, puis, comme le fermier ne disait toujours rien, paraissant absorbé dans de profondes pensées, il reprit après avoir avalé d'un seul trait la bière qui restait dans son demi :

— Alors, ça te la coupe, petit !... Tu ne t'imaginais pas que l'affaire fût de cette importance !... Mais, que veux-tu, il y a belle lurette que je me dis que, Julienne et toi, vous feriez le couple le mieux assorti du pays !... Mais, naturellement, si ma fille devient Madame Métayer, plus de boiteuse aux Saules !... Tu con-

nais mon influence, j'ai des relations dans la région, on te la placera, ta Mariette, si tu conserves des inquiétudes sur son avenir... Et je te donne ma parole qu'elle ne sera pas malheureuse ; cependant pour faire cesser les racontars, il est absolument indispensable qu'elle soit écartée de ta maison... Ta mère elle-même le souhaite !... Si la servante est aussi brave que tu veux bien le supposer, elle s'effacera d'elle-même. Et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes !...

Mathieu Grandgarde parlait absolument comme si l'affaire était conclue et comme si Louis lui avait déjà accordé son consentement :

— C'est mon vieil ami Aristide, ton défunt père, qui serait content !... Il me disait même, avant que tu te maries, qu'il espérait Julienne comme bru. Mais pourquoi demeures-tu muet comme une carpe ? C'est la digestion qui ne va pas ?... Tu ne me feras pas l'affront de me refuser...

— Je ne refuse ni n'accepte, repartit enfin le fermier, s'arrachant à ses profondes pensées... Vous comprenez pourtant qu'il faut me laisser le temps de la réflexion... Un mariage ne se bâcle pas de la sorte à la terrasse d'un café !...

Mathieu allait insister, quand tout à coup, il aperçut Julienne qui se détachait des groupes pressés des badauds et qui se dirigeait vers le Café de la « Jeune France »... Pendant quelques instants, la jeune fille échangea un rapide coup d'œil avec son père ; sans doute s'imaginait-elle le genre de conversation qui venait de se poursuivre... Le propriétaire lui répondit par un encourageant sourire... Alors Julienne se rapprocha de Louis qui était en train de vider son verre :

— Alors, Louis, me feras-tu l'amabilité de

m'emmener danser au parquet ?

La première pensée qui vint à l'esprit du fermier fut de se dérober. Toutefois, le souvenir des relations amicales qu'avaient toujours entretenues son père et Mathieu Grandgarde l'empêcha de répondre par la négative.

Pendant que Mathieu réglait les consommations et se levait, il déclara :

— C'est que je n'ai pas dansé depuis la mort de Jeanne... Alors vous comprenez...

— Encore une fois, te décideras-tu à me tutoyer !... Tu vas m'accompagner. Je t'enlève !...

— Eh bien, c'est entendu, je viens !...

Louis se résigna donc à suivre la jeune fille qui l'entraînait, triomphante, pendant que Mathieu, debout entre deux fusains, les pouces aux entournures de son gilet, ne pouvait s'empêcher de murmurer en souriant :

— Je l'ai toujours dit !... Ils feront un couple splendide !...

CHAPITRE V

MAIS QUELQU'UN TROUBLA LA FÊTE

— Oh ! regarde donc, Minouchette, cette magnifique auto !...

Mariette s'était arrêtée sur le bord du trottoir avec les deux enfants. Las de souffler à tour de rôle dans le mirliton et de faire tourner la crécelle, ils entamaient à belles dents des chaussons aux pommes que venait de leur acheter la servante... Et voilà que, sur la chaussée, pilotée par un chauffeur tout de blanc vêtu, le visage dissimulé sous des lunettes, apparut une somptueuse Rolls qui vint se ranger auprès des nombreuses voitures parkées auprès de la Grand'Place... Dans la voiture, un jeune gar-

çon d'une quinzaine d'années, élégamment vêtu se trouvait assis...

— C'est le fils des Américains qui ont acheté le château des Tuilières, hasarda un paysan qui se tenait à la droite de Mariette... On dit que ces étrangers sont immensément riches et qu'ils achètent un tas de vieilles choses... Ainsi ils ont payé vingt mille francs un vieux bénitier qui se trouvait dans la cour des Méténier !.. Vous parlez s'ils ont de la chance, les Méténier, ma petite, vu qu'ils avaient déjà gagné cinq mille francs à la Loterie Nationale... Ce sont toujours les mêmes qui profitent !... Y a pas de justice !..

La servante laissa son compagnon maugréer tout à loisir et citer de nouveaux exemples de la chance insolente des Méténier, le jeune garçon qui occupait la Rolls venait de sauter à bas de sa voiture ; coiffé d'une casquette claire, vêtu d'un *knickerbocker*, il faisait un assez violent contraste avec les paysans endimanchés qui encombraient la place. Pourtant, sans même se rendre compte de l'affluence, il adressait quelques ordres en anglais à son chauffeur, puis d'un pas délibéré, il se dirigeait vers la baraque de tir, voisine de l'endroit où Mariette stationnait avec les deux enfants :

— Vite, Minouchette !... On va voir tirer l'Américain !..

Jusqu'ici, Bernadette n'avait prêté qu'une attention distraite aux clients qui se pressaient devant le stand, mais, du moment qu'il s'agissait d'un Américain, cela devait être certainement beaucoup plus intéressant... La jeune fille et ses jeunes amis vinrent donc se placer au premier rang, tandis que le nouveau venu s'emparait d'une carabine Flaubert, qu'il examinait minutieusement, puis, prenant un bil-

let de cent francs dans son portefeuille, il le plaça sur le comptoir et demanda :

— Des balles pour cent francs, *quickly* !...

Le jeune garçon parlait très mal le français, aussi ses voisins purent-ils difficilement le comprendre, mais la patronne du tir s'arrêta. Médusée par la demande de ce singulier client, hâtivement elle plaça devant lui toute la provision de balles qui lui restait. Flegmatique, l'Américain chargea son arme, puis épaulant méthodiquement, il visa la rangée des pipes qui s'alignaient toutes blanches sur le fond noir de la baraque...

Paf !... La balle adroitement dirigée s'en fut casser une première pipe. Emerveillés, Milou et Bernadette battirent des mains pendant que les curieux s'approchaient du stand, de plus en plus nombreux...

Paf !... Paf !... Paf !...

Les unes après les autres les pipes volèrent en éclat, le tireur faisait preuve d'une adresse et d'un coup d'œil vraiment déconcertants !... La patronne commençait à se sentir inquiète pour ses cibles. En vain offrit-elle de rendre la monnaie, l'Américain demeura inébranlable ; chaque fois qu'on lui agrafait au revers de son veston un petit ouistiti multicolore ou une médaille de bon tireur, il se contentait de déclarer « O. K. »... Puis, impassible, il épaulait de nouveau le Flaubert. Ce n'était plus un tir, mais un véritable jeu de massacre...

Les unes après les autres, toutes les pipes disparurent, comme volatilisées, puis celles qui se trouvaient placées sur des tourniquets ou sur des jets d'eau, volèrent en éclats à leur tour... Des acclamations enthousiastes saluaient chaque nouvel exploit du jeune garçon, qui, flegmatique, ne semblait pas apercevoir les regards ad-

miratifs qui convergeaient vers lui... Et chaque fois, il ponctuait d'un « *All Right* » ou d'un nouvel « *O. K.* » le résultat à la fois remarquable et encourageant de son tir...

Bouche bée, Bernadette et Milou ne quittaient plus des yeux ce déconcertant voisin... L'Américain leur semblait sorti d'un de ces contes de fées que leur racontait Minouchette au cours des longues veillées d'hiver... Sa carabine n'était-elle point semblable à la baguette magique de l'enchanteur Merlin ou de la fée Carabosse !...

— A tous les coups, l'on gagne, gouailla une voix !...

Maintenant le tireur s'amusait à faire des cartons, souvent il mettait en plein dans le mille... Il était devenu la grande attraction de la foire, le public désertait les loteries et les tirs voisins pour admirer ce phénomène dont on pouvait contempler les exploits sans avoir à payer un seul centime...

— Pas d'erreur, quand ce gaillard-là aura le droit de chasse, opina un petit bonhomme qui devait faire partie des nemrods de la région, nous n'aurons plus un faisan, plus un perdreau, plus un lièvre à des lieues à la ronde !...

Mariette s'intéressait aussi à l'habile manège du jeune Américain, elle en oubliait même complètement les évènements récents qui s'étaient déroulés à la ferme des Saules, quand, brusquement, elle se retourna. Parmi les gens qui passaient entre les baraques, il lui avait semblé apercevoir Louis Métayer...

Tout d'abord, Mariette s'imagina que le fermier devait être à leur recherche ; elle allait lui adresser un signe pour lui demander de les rejoindre et d'admirer à son tour l'adresse incroyable du merveilleux tireur, quand, tout à

coup, elle pâlit... Louis n'était pas seul !... Il avait quelqu'un à son bras, une jeune fille... Julienne triomphante, l'entraînait vers le parquet...

Interdite, la servante n'acheva pas son geste... Elle connaissait depuis longtemps la réputation de la fille du propriétaire des Glycines, mais ce qui la stupéfiait surtout, c'était que Louis l'eut rejointe à Saint-Albert, sans faire la moindre allusion à cette rencontre, à la ferme...

Et Mariette se rappelait la discussion qui avait opposé la mère et le fils au début de la nuit... Ursule Métayer avait prononcé le nom de Julienne...

Le cœur de la jeune fille se serra, mais ce n'était pas de la jalousie qu'elle éprouvait... Ses deux mains s'appuyèrent chacune sur une épaule des enfants immobiles devant elle... Non ! Ce n'était pas possible, Bernadette et Milou ne pouvaient avoir pour maman une Julienne Grandgarde !

Mariette voulut se raisonner, se distraire en entendant les plaisanteries qui fusaient de toutes parts autour de l'Américain, mais elle se représentait toujours Louis au bras de Julienne... Les deux jeunes gens s'étaient perdus à travers la foule, et pourtant, la servante laissait vagabonder fiévreusement son imagination... C'était la première fois, depuis la mort de sa Jeanne, que Louis Métayer acceptait de s'afficher aussi ouvertement avec une femme. Aussi la servante n'eut-elle pas de peine à s'imaginer que les mauvaises langues auraient beau jeu ! La présence de Louis Métayer auprès de Julienne Grandgarde alimenterait certainement les conversations, aussi bien que la fuite éventuelle de Samarand et les menaces d'inondation de la Dourle...

— Eh bien ! Minouchette ? Qu'as-tu ? Pourquoi nous serres-tu ainsi ?

Bernadette se retourna et regarda avec attention sa compagne ; elle s'étonnait de sentir la main de Mariette s'appuyer sur son épaule avec plus de force que de coutume ; on eût dit vraiment que la servante voulût la protéger avec son frère contre un danger...

C'était bien un danger en effet qu'ils couraient. Avec une femme aussi frivole et aussi inconséquente que Julienne, que pourraient-ils devenir ? Que serait leur éducation ?... Et que deviendrait leur Minouchette ? Car la servante ne se faisait pas la moindre illusion : si Julienne Grandgarde devenait maîtresse à la ferme des Saules, elle devrait plier bagage et quitter pour toujours les deux enfants...

— Venez... Il est tard !...

Mariette attira vers elle les deux enfants, envahie tout entière par un atroce pressentiment...

— Mais, laisse-nous donc, Minouchette, protesta Milou... Vois donc !... Il vient de casser l'œuf qui tournait sur le jet d'eau !...

Peu importaient désormais à Mariette les prouesses du jeune excentrique. Ses mains se crispaient nerveusement sur les poignets de Bernadette et de son jeune frère qui durent se résigner à la suivre ; en vain, voulurent-ils s'arrêter devant les autres baraques, acheter des cochons en pain d'épices sur lesquels ils désiraient faire écrire leurs noms... La servante allait, se dirigeant vers les parquets de bal... Elle voulait se rendre compte par elle-même si Louis se laissait prendre au manège de l'intrigante...

— Attention !... Regardez au moins devant vous !...

Cette brusque protestation arrêta pendant quelques instants la jeune fille... Elle reconnut

tout de suite la personne contre laquelle elle venait de se heurter. C'était Mathieu Grandgarde. Avant de s'éloigner, le propriétaire de la villa des Glycines tapota les joues des deux enfants, puis, il passa, non sans avoir au préalable adressé à Mariette un regard où se lisait une profonde ironie...

La servante sentit ses inquiétudes se préciser ; l'attitude de Mathieu s'ajoutant à la présence de Julienne auprès de Louis, autorisait véritablement les pires suppositions ; elle s'éloigna encore, beaucoup trop vite au gré de Bernadette et de Milou qui tiraient désespérément et tentaient, mais sans succès, de la faire s'arrêter devant l'étalage d'un marchand de nougat...

Enfin, Mariette s'immobilisa. Elle était parvenue devant le plus grand des parquets ; se haussant sur la pointe des pieds, elle tenta de se faufiler devant la porte où stationnaient une foule de curieux. Les accents d'un jazz s'élevaient de l'intérieur...

La servante, gênée par la présence des deux enfants qu'elle tenait toujours par la main, put apercevoir, à plusieurs reprises, les couples qui tournaient, étroitement enlacés. Son cœur se serra douloureusement quand elle reconnut Louis. Le fermier valsait avec Julienne qu'il entraînait dans un tourbillon endiable... La fille de Mathieu Grandgarde se laissait emporter, le masque souriant, les yeux mi-clos, semblant prendre un plaisir infini à danser avec ce beau garçon...

Mariette voulait essayer de surprendre l'expression du fermier, mais Bernadette et Milou la tirèrent brusquement par la manche et la contraignirent à revenir en arrière :

— Ce n'est pas beau du tout, Minouchette ! protesta la petite... Nous ne voyons rien, et puis,

les gens nous montent sur les pieds !...

— Partons, insista de son côté Milou ; j'ai envie d'acheter un cochon en pain d'épices avec mon nom dessus !...

Force fut à Mariette d'obéir à ses deux jeunes tyrans. Elle s'en revint donc en arrière, et se perdit de nouveau à travers la foule des curieux pendant que, à l'intérieur de la baraque, le bal reprenait de plus belle...

Louis et sa cavalière n'avaient pas aperçu la mince silhouette de Mariette. Ils continuaient de tourner. Julienne s'estimait ravie de la tournure que prenaient les choses... Au début, le fermier n'avait paru manifester qu'un empressement assez médiocre, mais maintenant, il allait, plein d'entrain, grisé par la musique et par l'exemple des autres danseurs...

— Si vous saviez quel plaisir vous me faites !...

Appuyant la tête contre l'épaule de son danseur, Julienne laissait filtrer un regard aguichant entre ses paupières mi-closes... Louis ne répondit pas... La danse était plutôt pour lui un sport, une épreuve d'endurance avec les autres gars du pays qui lui adressaient en le croisant, de bonnes plaisanteries, qu'un amoureux tête-à-tête... Il continuait d'entraîner sa cavalière. De grosses gouttes de sueur coulaient le long de son visage...

— Fais comme nous, Louis, cria un jeune paysan des environs... Tombe la veste !... Ici, on ne fait pas d'embarras !...

Louis s'exécuta en riant :

— Vous permettez ? demanda-t-il à la jeune fille ?...

— Mais comment donc !... Et je t'ordonne même de me dire « Tu permets »...

— Eh bien ! puisque tu le permets, je tombe la veste !...

Tandis que Louis allait porter son vêtement au porte-manteau voisin, Julienne tira une glace de son sac et s'efforça de réparer le désordre de sa coiffure, un peu trop ébouriffée. Son indéfrisable ne tenait pas... Elle fit la grimace quand elle vit les ravages que la sueur avait provoqués en coulant le long de son masque trop fardé ; de profonds sillons apparaissaient tandis que les coups de crayon qu'elle avait passés pour accentuer certains de ses traits, s'évanouissaient de plus en plus... De plus, elle s'était fait un accroc à sa robe bleue et cette déchirure lui valut quelques bonnes plaisanteries des danseurs qui continuaient de tourner autour d'elle...

— Voilà !... Nous en dansons une autre, Julienne ?...

— Avec plaisir, mais auparavant, tu vas me laisser souffler un peu !...

— Entendu !...

Louis s'immobilisa pendant quelques instants. Toujours absorbée à se contempler dans sa glace, Julienne avait tiré une houppette. Elle ne vit pas la moue qui se dessinait sur les lèvres de son voisin. Le fermier pouvait constater le désastre provoqué par la sueur sur la physionomie de la coquette. Combien les précautions que prenait Julienne lui semblaient vaines et ridicules !...

Et, brusquement, dans l'esprit de Louis, il se fit un rapprochement. Il pensa au frais minois de Mariette, qui, elle, n'usait jamais d'expédients ni d'artifices pour se faire belle... Il évoqua le visage régulier que le soleil seul marquait de son empreinte, les yeux doux et rieurs. Et la comparaison ne fut certes pas à l'avantage de la riche héritière...

— Allons, un *fox*, cette fois !...

Après s'être refait une beauté, Julienne se tournait vers les quatre musiciens placés sur l'estrade située au fond de la salle. Tous étaient en bras de chemise ; des canettes de bière, vides, s'alignaient devant eux.

— Va pour le *fox*, ma toute belle ! repartit le saxophone...

— Je te préviens que j'ignore complètement cette danse, objecta Louis, en se penchant vers sa cavalière qu'il venait d'enlacer de nouveau...

— Ça ne fait rien !... Il y a commencement à tout !... Tu n'auras qu'à suivre exactement les conseils que je vais te donner !...

Le fermier voulut suivre les conseils expérimentés de sa compagne ; le résultat de cette première leçon s'affirma piteux et déconcertant. Louis qui avait été si brillant au cours des valses et des polkas, ne parvint, pour le *fox*, qu'à piétiner les souliers de sa cavalière...

— Ah, non merci !... Je ne me sens aucune disposition pour votre *fox*, grommela-t-il en regagnant son banc... Quelle gymnastique du diable !...

La sueur continuait de couler à grosses gouttes le long du visage du fermier...

— Ne pensez-vous pas que cette sauterie a suffisamment duré, hasarda-t-il enfin... Je commence à éprouver quelque lassitude et je boirai avec plaisir un bon bock !...

Julienne allait répondre, quand, tout à coup, des éclats de voix se firent entendre devant l'entrée du parquet...

— Mon père nous fait signe ! déclara la jeune fille...

Louis Métayer se tourna. Il reconnut tout de suite Mathieu Grandgarde qui s'était faufilé

jusqu'au seuil parmi la foule et qui esquissait maintenant de grands gestes à son adresse...

— Mon Dieu, que se passe-t-il donc ? s'exclama Julienne... Papa a l'air tout bouleversé !...

— Nous allons le savoir... Je reprends ma veste et je le rejoins !...

En quelques instants, le fermier et sa cavalière regagnèrent la porte du parquet... A peine Louis eut-il atteint le seuil que Mathieu se pencha vers lui et le prit par la manche...

— Eh bien ! De quoi s'agit-il ? interrogea le fermier passablement intrigué par l'agitation que manifestait le propriétaire des Glycines...

— Mon pauvre gars, j'avais bien raison de te mettre en garde !...

— Pourquoi ?...

— Eh bien ! Samarand, le banquier !...

— Parti ?...

— Volatilisé avec les fonds que lui avaient confiés ses clients ! La nouvelle nous a été apportée par Bernard, tu sais bien, le petit vendeur du Casino !... Il vient de Bourges en auto... Il paraît que les bureaux de la Banque sont gardés depuis ce matin par un piquet de gendarmes, la police enquête, c'est du propre !... En qui mettra-t-on sa confiance désormais... On parle d'un passif de cinq à six millions !... C'est la ruine pour bien des gens !... Et quand je pense que tu avais confié à ce gremlin la plus grande partie de ta fortune !...

Dans le bal où s'appesantissait toujours une forte odeur de sueur et de parfum à bon marché, la nouvelle apportée par Bernard provoquait une sensation énorme. On s'interpellait, on échangeait ses impressions, il n'était pas jusqu'aux musiciens qui ne donnassent leur opinion en brandissant leurs instruments... Le trombone parlait d'assommer le misérable, il affirmait

qu'il perdait dix mille francs dans l'affaire, quant à l'accordéoniste, il suffoquait...

— Dire que j'ai vu Samarand lui-même, dans son bureau vendredi dernier, et qu'il a accepté de prendre les cinq mille francs que je lui apportais !...

Louis Métayer n'écoutait que d'une oreille distraite les propos divers qui s'échangeaient autour de lui. La fuite de Samarand constituait pour lui un coup très dur !... Il avait cent mille francs à la banque Sologne et Centre, cent mille francs qu'il avait économisés petit à petit avec les ventes de la ferme... Et ce labeur de plusieurs années allait être irrémédiablement compromis... Il allait falloir trimer encore pendant longtemps pour reconstruire sur des ruines !...

— Mon pauvre Louis !... Mon pauvre Louis !...

Julienne avait pris le bras de son compagnon et s'efforçait de le consoler ; de l'autre côté, Mathieu Grandgarde continuait de gesticuler tout en marchant et d'expliquer comment le banquier avait réussi à passer en Belgique... Sur la Place, régnait une animation intense ; des groupes se formaient, on avait délaissé les baraques ; seul, l'Américain demeurait encore devant un second tir, après avoir épuisé toutes les cibles du premier... Insensible aux conséquences désastreuses que provoquerait le krach dans la région, il continuait de casser des pipes, atteignant son but à chaque coup, sourd aux arguments que lui exposaient les patrons du stand dévasté pour le faire s'écarter de leur baraque... A intervalles réguliers, le claquement sec de la Flaubert se faisait entendre, une pipe volait en éclats, et la chute des débris était aussitôt ponctuée par un retentissant « O. K. »... et par un soupir lamentable du propriétaire du stand.

CHAPITRE VI

TRISTE RETOUR

Mariette attendait devant l'hôtel, à l'endroit même où Louis lui avait donné rendez-vous. Accablés de fatigue, les deux enfants s'étaient assis sur une marche... Ils ne manifestaient plus maintenant la même ardeur qu'au début, et les flons flons de l'orgue de barbarie n'accaparaient pas leur attention... Paulot, qui venait de rejoindre l'hôtel, attendait, les mains dans les poches, fumant cigarette sur cigarette...

— Voilà papa ! s'exclama enfin Bernadette...

La servante tressaillit. Pourtant, son front se rembrunit quand elle aperçut Louis Métayer. Le fermier s'en revenait bien, mais il n'était pas seul. Julienne le tenait toujours par le bras, et Mathieu Grandgarde continuait de pérorer :

— Evidemment, c'est un coup dur, déclarait le propriétaire des Glycines. Si tu ne connaissais personne, tu pourrais te lamenter, mais tu sais bien que je suis là !... Je ne suis pas un homme d'argent, moi ! Rappelle-toi bien tout ce que je t'ai dit tout à l'heure... Mes propositions tiennent comme par le passé et ce n'est pas la fuite de ce coquin en Belgique qui me fera changer d'avis... Je suis un homme de parole, moi ! D'autant plus que je constate que vous avez renoué avec Julienne les vieilles et amicales relations d'autrefois... Elle paraît éprouver pour toi beaucoup de sympathie, la petite !...

La main que Julienne attardait sur le bras de son cavalier, se referma encore plus fortement sur la manche de Louis pendant que Mathieu s'exprimait ainsi. La jeune fille tenait évidem-

ment à affirmer qu'elle était complètement d'accord avec son père...

— Alors, tu ne dis rien, mon gars ?... Tu n'as pas encore suffisamment réfléchi ?...

— Accordez-moi encore quelques jours avant de vous apporter une réponse définitive ! repartit Louis, d'une voix sourde... J'ai tant de pensées qui tourbillonnent en ce moment dans ma tête qu'il me semble que ma cervelle va éclater !...

— Eh !... Pas si vite !... Prends des précautions !... Nous t'attendrons aux Glycines, parle à Ursule, je suis certain qu'elle abondera dans notre sens !... Et quand tu auras pris une décision, tu n'auras qu'à atteler la Margotte et à te rendre chez nous, aux Glaycines... Nous saurons ce que cela veut dire... En attendant, si tu as besoin d'un coup de pouce, d'une petite aide financière pour te permettre de passer un cap difficile, songe à Mathieu Grandgarde qui ne laissera jamais dans la peine et dans le besoin le fils de son vieil ami défunt Aristide !...

— Vous êtes bien bon, je vous remercie... Je réfléchirai...

— A bientôt, Louis ! J'espère que tu accepteras !... Je puis t'assurer que je connais une personne qui sera bien heureuse, une personne qui te veut le plus grand bien, et qui est disposée à aimer tes gosses comme s'ils étaient ses propres enfants !...

Si Julienne n'avait été si absorbée à étudier la physionomie de Louis, elle eût pu surprendre la pâleur qui avait envahi le visage de Mariette. D'un geste instinctif, la servante allait attirer contre elle les petits. Elle eut cependant assez de sang-froid pour réagir quand Julienne se tourna vers eux :

— Je ne vous ai pas oublié, mes chéris, voici

deux cornets, remplis de bonbons et de papillottes !...

La jeune fille tira de son sac deux paquets qu'elle venait d'acheter à une baraque. Et comme Bernadette et Milou attendaient, interdits :

— Eh bien, vous ne remerciez pas Mademoiselle Grandgarde ? hasarda le fermier.

Les deux enfants hasardèrent un coup d'œil indécis en direction de Mariette, puis, comme cette dernière leur faisait signe d'obéir, ils s'exécutèrent docilement...

Mathieu Grandgarde et sa fille échangèrent un rapide regard ; l'attitude de Milou et de Bernadette leur démontrait en effet combien grande s'affirmait l'influence que conservait la servante sur les enfants, et surtout combien profonde demeurerait leur affection pour Mariette. Et l'idée que ces deux petits pussent faire échec à leur projet vint atténuer leurs espérances...

La voix de Louis Métayer vint dissiper les réflexions inquiètes de Julienne et du propriétaire des Glycines :

— En voiture !... Vite !... Voilà la pluie !... Paulot, qui retenait la jument par la bride, eut un geste las :

— Encore !... La coquine ne nous aura accordé qu'une bien courte trêve !

Les groupes se dispersaient sur la place, on désertait les baraques pour chercher un abri, soit sous les toiles des cafés, soit dans le renfoncement des portes. Les nuages noirs qui s'amoncelaient dans le ciel, depuis le début de l'après-midi, crevaient enfin ; de grosses gouttes venaient s'aplatir sur les trottoirs et sur les chaussées à peine séchées où les ruisseaux coulaient encore à pleins bords...

La consternation se lut sur tous les visages, les regards se promenèrent sur le ciel couvert de tou-

tes parts... Chacun s'imaginait en effet que si le temps se remettait à la pluie, ce serait sûrement l'inondation avec toutes ses déplorables conséquences. Assourdis, les sons des cuivres et les accords de l'accordéon se firent entendre, mais les exclamations joyeuses se firent de plus en plus rares ; chacun mesurait en effet l'étendue et les conséquences d'un désastre qui s'avérait d'une exceptionnelle gravité...

— Allons, fit Louis, ouvrez les parapluies !... Nous ne pouvons rester là. La mère attend aux Saules avec Jankowski... Il est probable que nous aurons, là-bas, du pain sur la planche !...

— Vous n'avez rien à craindre pour le moment, objecta Mathieu...

— Pour le moment, non, mais nous avons des voisins qui sont directement menacés et dont les caves se trouvent déjà envahies par l'eau, il faudra leur prêter main-forte et les aider à évacuer leurs bestiaux des étables !...

Le propriétaire des Glycines hocha lentement la tête ; il savait combien, en ces moments critiques, la solidarité devait jouer...

— Eh bien, au revoir, Louis, murmura-t-il en échangeant une dernière poignée de mains avec le fermier qui avait pris place sur le siège de la carriole ! Surtout, n'oublie pas ce que je t'ai dit, pense-y bien, ton avenir et ton bonheur en dépendent !...

Une ombre passa encore dans les regards de Mariette qui s'apprêtait à faire monter les enfants dans la voiture. Pourtant, la servante s'aperçut que Julienne, debout tout près de là, l'observait avec insistance, elle s'efforça donc de conserver tout son calme ; soulevant Milou sous les aisselles, elle l'installa sur la banquette à l'abri d'un vaste parapluie bleu que Paulot appelait en plaisantant le parapluie de l'escouade.

En quelques instants, Bernadette rejoignit son frère, le domestique se hissa auprès de Louis. Enfin, Mariette ayant rejoint les enfants, l'attelage s'ébranla, salué par les au revoir des deux Grandgarde qui attendaient, abrités sous la porte de la remise de l'hôtel...

En quelques instants, la voiture atteignit la Grand'Rue. Elle n'eut pas de peine à se frayer un passage ; la pluie qui tombait maintenant à torrents s'était chargée de faire s'éparpiller les badauds, la chaussée goudronnée s'allongeait, telle un miroir, reflétant le ciel d'un gris sale. A tout instant, des bulles apparaissaient sur les flaques d'eau jaunâtre et à la surface des ruisseaux...

Les rafales n'empêchèrent pas Louis d'activer l'allure de Margotte ; il serrait les guides dans ses mains crispées pendant que Paulot, auprès de lui, maintenait son parapluie... Dans la carriole, Mariette, sous l'immense riflard, avait attiré contre elle ses deux chéris et s'efforçait de les protéger de son mieux contre l'eau envahissante...

Et le retour s'effectua, tristement et lentement, sans que l'on pût jouir d'une seule éclaircie. La voiture avançait sur la chaussée, ses occupants promenaient leurs regards atterrés sur la plaine inondée ; le niveau des eaux avait encore monté depuis la matinée. Impressionnés, Bernadette et Milou se tassaient, blottis étroitement contre leur Minouchette.

La servante ne dit rien pendant tout le parcours. Sa pensée vagabonda pourtant, elle ne prêta qu'une attention assez médiocre à l'impressionnant décor de la plaine inondée. Les paroles que Mathieu avait adressées à Louis, retentissaient toujours à son oreille. Un secret instinct l'avertissait d'une menace, et parfois, elle

étreignait plus fort encore les deux enfants dont elle appréhendait tant d'être séparée...

Le visage soucieux, Louis continuait de diriger la jument d'une main ferme sous le parapluie qui dégouttait de toutes parts. A plusieurs reprises, Paulot lui adressa la parole et lui désigna certains points particulièrement menacés par l'inondation. Ce fut à peine pourtant s'il lui répondit. Sa pensée était ailleurs. Il mesurait toute l'étendue du désastre que constituait pour lui, l'effondrement de la Banque de Sologne et Centre. Et l'entretien qu'il avait poursuivi avec Mathieu Grandgarde lui revenait souvent à la mémoire...

Certains eussent pris la position du propriétaire des Glycines pour une providentielle occasion et se fussent empressés de la prendre en considération, mais Louis se sentait en proie à l'hésitation la plus profonde... D'abord, il n'aimait pas Julienne, il n'éprouvait même pas pour elle la moindre sympathie, il connaissait la réputation de coquetterie et d'insouciance de la jeune fille, il savait bien que ce n'était pas là la femme qu'il fallait pour surveiller son foyer et élever ses enfants... Tout bien réfléchi, il préférerait trimer dur pour parer le coup terrible qui le frappait, tout en conservant son entière indépendance...

De plus, le fermier ne parvenait pas à écarter la déplorable impression que lui avait causée Mathieu Grandgarde en lui demandant de se séparer de Mariette. Il ne pouvait oublier les soins touchants dont la servante avait toujours entouré ses deux enfants ; il se révoltait à l'idée qu'il pût la payer de son dévouement en la mettant à la porte des Saules ; jusqu'ici, il avait résisté inébranlablement aux insinuations d'Ursule Métayer, il persévérerait encore. Que lui

importaient les racontars que les mauvaises langues pouvaient colporter à Saint-Albert !

Tout en conduisant Margotte qui risquait souvent de glisser sur la chaussée détrempee, Louis s'absorbait toujours dans ses réflexions. Peu à peu, les insinuations du propriétaire des Glycines entraînaient un résultat diamétralement opposé à celui qu'espérait le père de la belle Julienne... Après tout, en y réfléchissant bien, Mariette serait infiniment plus capable d'être la maîtresse à la ferme et la seconde maman des petits que la coquette... Loin de reculer devant les difficultés qui s'annonçaient, le fermier se piquait d'amour-propre. Il écartait cette humiliante condition !

Dans la voiture, Mariette ne disait mot, s'efforçant toujours de protéger Bernadette et Milou contre les rafales. La jeune fille n'avait pas été sans surprendre l'air préoccupé de Louis Métyayer ; à n'en point douter, le fermier réfléchissait aux propositions de Mathieu Grandgarde, propositions dont la servante devinait facilement le sens. Le désastre de la Banque de Sologne et Centre allait certainement décider à Louis à accepter... Et alors, ce serait la séparation définitive, le départ tant redouté !...

Enfin la carriole atteignit le chemin conduisant aux Saules, il pleuvait toujours à torrents... Vers la ligne des saules, à la tombée du jour, les occupants du véhicule purent voir la Doule qui roulait ses eaux sales et envahissantes...

— Elle a monté d'au moins un mètre, depuis que nous sommes passés pour aller à Saint-Albert, hasarda Paulot, s'arrachant à un long silence... Les pacages des voisins Haudebert sont presque entièrement recouverts... Leurs étables se trouvent directement menacées !...

— Demain, à la première heure, il faudra al-

ler leur donner un coup de main avec Jankowski, repartit Louis en arrêtant un regard inquiet en direction des bâtiments, distants d'une centaine de mètres de sa ferme.

Margotte atteignit la grange des Saules et pataugea dans la boue qui recouvrait de toutes parts la grande cour. Cahin-caha, Louis conduisit encore Margotte jusque devant la maison. A peine eut-il arrêté que la porte s'ouvrit. Ursule Métayer apparut sur le seuil :

— Enfin, vous voilà !... A-t-on idée de vagabonder par un temps pareil !

Mariette comprit tout de suite, au visage renfrogné de la fermière, qu'elle allait subir encore une saute de mauvaise humeur ! Résignée, elle prit Milou entre ses bras et le porta jusqu'au seuil, puis soutenant à son tour Bernadette, elle la conduisit elle aussi à l'abri. Les deux enfants, tout heureux de revenir au bercail, agitaient la crécelle ou soufflaient dans le mirliton, ce qui leur valut tout de suite une verte réprimande de leur grand'mère :

— Arrêtez-vous tous les deux !... On ne s'entend plus !

Et Mariette d'intervenir, conciliante :

— Suivez-moi, mes chéris, vous êtes tout trempés !... Je vais vous changer de bas et de vêtements !...

La servante après avoir enlevé ses chaussures, entraîna rapidement ses jeunes protégés vers l'escalier. Pendant ce temps, Paulot et le Polonais qui venait d'accourir, s'empressèrent de conduire Margotte à l'écurie. Louis attendit encore sur le seuil, se secouant comme un chien mouillé...

— Dans quel état tu t'es mis !... Et quelle mine de carême !... Qu'as-tu, Louis ?... On dirait qu'il t'est arrivé quelque chose ?...

Les regards interrogateurs de la fermière se fixèrent avec insistance sur son fils. Au visage pâle, altéré par les préoccupations, Ursule devina qu'il se passait quelque chose d'anormal...

Louis attendit encore pendant quelques secondes avant de répondre ; il mit son chapeau au porte-manteau, se débarrassa de sa pélerine toute dégouttante d'eau, puis, venant se placer devant l'âtre où dansait un bon feu, il se laissa tomber sur une chaise et exposa ses deux mains à la caresse de la flamme...

— Enfin, te décideras-tu à parler ! Ne vois-tu pas que je suis sur des charbons ardents ?...

La réponse vint bientôt. La voix basse du fermier se fit entendre, dominant les éclatements du bois qui se fendait sous les morsures du feu :

— Samarand s'est enfui en Belgique !...

Ursule se pencha vers son fils ; tout d'abord, elle crut n'avoir pas bien entendu, mais Louis ayant répété sa phrase, elle laissa échapper une exclamation indignée :

— Mais alors, nous sommes ruinés !... Tout ce qu'avait amassé ton pauvre père, à la sueur de son front, est perdu...

— Il ne faut pas te désoler, mère !... C'est un rude coup, certes, mais tu sais bien, plaie d'argent n'est pas mortelle !... Et puis, nous ne sommes pas les seuls à souffrir de cette débâcle...

Le fermier cherchait des arguments pour s'efforcer de consoler sa mère et de tempérer son exaspération, mais Ursule se redressa bien vite :

— Naturellement !... Tu seras bien toujours le même !... Ton horreur des complications te ferait presque approuver cette canaille de Samarand !...

— Je te ferai remarquer, mère, que je n'ai jamais rien dit de semblable. Je t'annonce le fait brutal, voilà tout !... Ce que nous pourrons dire

n'y fera certainement rien et ne nous rendra pas l'argent volé !...

Ursule s'immobilisa pendant quelques instants. Sans doute comprit-elle le bien-fondé des paroles de son fils ; le visage pâle, contracté, elle attendit ; ses doigts tambourinaient nerveusement contre la cheminée...

— Et dire, grommela-t-elle rageusement, que nous avons économisé sou par sou !... C'est à croire que le bon Dieu nous abandonne !...

— Voyons, mère, ne blasphème pas !... Il nous reste encore quelque chose ; je suis jeune, et en travaillant...

— Mon pauvre Louis, tu étais bien né pour être un esclave, un pauvre malheureux, taillable et corvéable à merci... En te voyant, on comprend comment les gros richards et les politiciens peuvent réussir leurs sales combinaisons et leurs détestables besognes, au détriment des honnêtes gens !.. Eh bien, moi, je ne suis pas d'avis de courber la tête... Il faut prendre une décision, éviter la ruine, ou tout au moins la médiocrité !...

— Ecoute, mère, tes protestations ne réussiront certainement pas à faire revenir Samarand de Bruxelles et à remplir de nouveau les coffres de sa Banque !...

— Evidemment, grand bêta !... Mais il faut parer le coup ! Je ne veux pas que les Métayer, qui ont toujours été si fiers de leur fortune acquise au prix d'un travail opiniâtre, puissent passer aux yeux des autres pour des ruinés ou des va-nu-pieds ! Défunt ton père en frémirait dans sa tombe s'il savait que tu n'as pas même été capable de conserver ce qu'il avait si courageusement acquis !...

— C'est entendu, mère, je comprends toutes tes raisons... Je te ferai même remarquer que

je ne t'ai présenté aucune objection !...

— Je te connais bien, mon pauvre Louis, tu es toujours le même !... Chez toi, la faiblesse et le sentiment l'emportent inévitablement sur le sens pratique !... Tu te sens animé des meilleures résolutions, mais quand il s'agit d'arrêter des décisions de première importance, adieu !... Tu hésites, tu recules... Ton père était beaucoup plus avisé, et cela lui a toujours servi, le pauvre homme !...

Louis haussa lentement les épaules, il laissait passer la tourmente. Combien de fois déjà, Ursule Métayer lui avait-elle parlé de la sorte ! Pourtant le masque du fermier se durcit quand il vit Ursule se pencher vers lui et lui demander à voix basse :

— Dis donc, Louis, tu as dû voir Mathieu Grandgarde à Saint-Albert ?...

— J'ai vu Mathieu en effet...

— Il ne t'a parlé de rien ?...

— Si, il m'a touché un mot d'un projet, dont tu as eu vent certainement, puisqu'il m'a déclaré que tu étais au courant...

Le visage d'Ursule s'éclaira d'un furtif sourire :

— Parfaitement, j'étais au courant, et, hier soir, je t'ai même fait une petite allusion à l'affaire en question... Eh bien, voilà qui pourrait parfaitement nous éviter les complications fâcheuses de l'affaire Samarand... Il paraît que la belle Julienne a du penchant pour toi et qu'elle ne demanderait pas mieux que de devenir Madame Louis Métayer ! Mes compliments, mon petit, c'est un joli brin de fille, et ce qui ne gêne rien, elle a le sac et elle peut apporter à son époux une dot alléchante !...

Le ton de la fermière s'était radouci sensiblement, sa main s'appuyait sur l'épaule de Louis,

bientôt même elle passa la main autour de son cou et l'attira affectueusement contre elle :

— Tu sais bien que tu es toujours mon petit, Louis, et que je ne désire que ton bien, que ton bonheur !... Eh bien, puisque Mathieu t'a parlé ainsi, qu'as-tu répondu ?...

— J'ai déclaré tout simplement que je réfléchirai ; je ne pouvais répondre autrement, j'étais si loin de m'attendre à une telle proposition...

— Et tu as vu Julienne ?...

— Naturellement, j'ai vu Julienne...

— Et elle a été... gentille ?...

— Nous nous connaissons depuis si longtemps !...

— Tu détournes la question !... Tu as bien dû t'apercevoir, à l'attitude de Julienne envers toi, si elle avait réellement du penchant pour toi, si le mariage semblait lui sourire... Enfin, ne trouves-tu pas qu'elle ferait une bonne épouse ?...

— Mon Dieu, mère, à franchement parler, Julienne n'est pas précisément mon type !... Et puis elle a la réputation d'être coquette, dépen-sière, inconstante.. Ce ne sont point là les qualités d'une bonne maîtresse de maison !

— Naturellement, ton type à toi, c'est celui de la gardeuse de dindons. Tu as fait ton idéal de cette Mariette, et, depuis, tu ne veux pas en démordre ; en voilà une qui commence à me porter singulièrement sur les nerfs.

— Mariette !... Encore Mariette, toujours Mariette !.. Mais au nom du ciel, qu'avez-vous donc tous contre cette pauvre fille !...

Louis se leva brusquement, et Ursule comprit au mécontentement qui se peignait sur sa physionomie, qu'elle avait maladroitement manœuvré ; pendant quelques instants, le fermier

se promena de long en large dans la grand'salle. L'insistance que tous mettaient à déprécier la servante et à l'humilier, la lui faisait paraître plus méritante encore. Il estimait odieuse l'injustice dont on faisait preuve vis-à-vis de cette humble fille dont il n'avait pu jusqu'ici qu'apprécier l'affection et le dévouement...

— Songes-y bien, insista enfin Ursule après un bref silence, ce mariage que t'a proposé Mathieu Grandgarde constitue ta seule planche de salut. Si tu veux que tes enfants soient heureux, il faudra bien te résoudre à le prendre en considération...

La discussion se fût prolongée encore si le retour de Paulot et de Jankowski n'était venu l'interrompre, fort opportunément au gré de Louis...

— Charles Haudebert est venu nous trouver à l'écurie, déclara Paulot... Il a demandé si nous pourrions demain matin leur donner un coup de main, là-bas, pour évacuer le cheptel !... Comme vous m'en aviez déjà parlé, je lui ai répondu qu'il pouvait compter sur nous !...

— Tu as bien fait !... Dans de telles circonstances, nous devons nous entraider et nous ser-
rer les coudes !...

— Et la pluie tombe toujours plus que jamais, ajouta le domestique, en enlevant sa pélerine toute trempée... Ça va devenir un désastre !...

— Ce sera un désastre, en effet, répéta Louis..

Ursule et son fils oublièrent vite la discussion qui venait de les mettre aux prises, ils entendaient le murmure menaçant de la Doule qui coulait de plus en plus près des bâtiments... Une expression de crainte passa dans leurs regards... La même pensée leur vint à l'esprit : qui savait s'ils ne seraient pas contraints d'imiter bientôt

l'exemple des Haudebert et d'évacuer leur ferme des Saules ?

CHAPITRE VII

L'INONDATION

— Alors, c'est bien entendu, les petits, vous serez bien sages, vous ne sortirez pas de la maison ?...

— Nous serons sages ! assura Bernadette... C'est promis !

La petite s'arrêta de jouer avec sa poupée pour répondre à son père... Louis se disposait à franchir le seuil, Ursule, Mariette et les deux domestiques l'accompagnaient, les Haudebert avaient en effet besoin des deux femmes pour mettre en sûreté leur linge et leur literie...

— Et toi aussi, tu t'en vas, Minouchette ?...

Milou fit la moue en voyant s'éloigner la servante. Combien il eût préféré demeurer auprès d'elle !... Mais Mariette qui s'aventurait déjà dehors sous une pluie battante, se retourna pour adresser un sourire à ses deux chéris...

— Et surtout, c'est bien promis, insista-t-elle, à son tour, ne sortez pas !...

La voix dure d'Ursule Métayer vint faire se figer le sourire qui effleurait les lèvres des enfants...

— D'ailleurs, acheva la fermière, je fermerai la porte à clef, ce sera plus prudent !... On ne sait jamais avec les polissons de cette sorte !

La porte claqua, Bernadette et Milou, interdits, entendirent la clef tourner dans la serrure, puis le bruit des sabots qui martelaient le sol détrempé s'éloigna de plus en plus pour s'évanouir complètement... Ils étaient seuls...

Pendant quelques instants, Bernadette et Mi-

lou se regardèrent sans mot dire ; c'était la première fois qu'on les laissait ainsi, et, pourtant, en dépit de l'inquiétude que leur causait le murmure du constant ruissellement des eaux et de la Dourle toute proche, ils eussent aimé aller en bateau et participer au sauvetage des vaches du voisin. Bientôt, d'un commun accord, ils se portèrent vers la fenêtre, collant leurs visages aux vitres que recouvrait une buée épaisse, ils contemplèrent la nappe jaunâtre des eaux qui s'étalait en flaques à l'extrémité de la cour. La pluie faisait toujours des bulles, et cela les amusa un moment, puis ils se lassèrent de rester ainsi inactifs. A trois reprises, ils essayèrent d'ouvrir la porte. Elle résista à tous leurs efforts...

Il fallut alors se résigner ; Bernadette habilla et déshabilla sa poupée. Quant à Milou, il alignait les soldats de plomb que le Père Noël lui avait apportés. Deux heures passèrent ainsi, le tictac de la grande horloge se poursuivait, monotone, dominant le grondement de la Dourle...

Enfin, Milou se redressa, un bon sourire épanouit sa frimousse :

— Les voilà ! déclara-t-il... Ils reviennent !...

Bernadette s'arrêta de bercer Suzon, sa poupée. Un bruit de pas se faisait entendre. D'un commun accord, les deux enfants se rapprochèrent du seuil. Ils s'attendaient à voir apparaître Minouchette, quand il leur sembla que les pas se faisaient plus hésitants, puis, deux coups retentirent, frappés timidement contre le lourd battant de chêne...

Milou et Bernadette se sentirent de moins en moins rassurés. Une subite frayeur les saisit. Qui pouvait en effet s'aventurer vers leur refuge ? Milou commençait à se rappeler certaines histoires de bandits et d'hommes à besace, quand au dehors, dominant le ruissellement de

l'eau qui s'écoulait du toit, une voix bizarre demanda avec un fort accent étranger :

— Hello !... Il y a quelqu'un, là ?...

Les deux enfants échangèrent encore un coup d'œil. Il leur semblait que cet organe ne leur était pas inconnu, mais le nouveau venu parlait un Français cocasse... Enfin, de nouveaux coups retentissant contre la porte, Bernadette se décida à répondre :

— Qui est là ?...

— Archibald Thomson, du château des Tuileries !...

— J'y suis ! souffla Bernadette, rassurée, à son jeune frère... C'est l'Américain qui cassait toutes les pipes, au tir, hier !...

Puis, se tournant vers la porte, la fillette déclara :

— Nous ne pouvons pas vous ouvrir, nous sommes enfermés !...

Un grognement se fit entendre au dehors, puis, de nouveau, la voix d'Archibald Thomson s'éleva :

— O. K. !... La clef est restée dans la serrure !... Je vais pouvoir ouvrir. Attention !...

Un léger grincement, une poussée, puis l'huis s'écarta et le jeune Américain apparut sur le seuil... L'imperméable qu'il portait était encore tout dégouissant d'eau, son pantalon et ses chaussures se trouvaient recouverts d'une couche épaisse de boue...

— Quel temps insupportable ! déclara le visiteur en enlevant sa casquette et en l'agitant à plusieurs reprises comme un panier à salade. Figurez-vous que m'étais engagé en moto dans votre chemin, histoire de voir la crue de plus près... La machine s'est embourbée... Impossible d'aller plus loin... Alors, j'ai vu une maison, des bâtiments, et je suis venu frapper !

Bernadette et Milou ne répondirent pas tout de suite. Cet étranger au visage piqueté de taches de rousseur, aux cheveux d'un blond filasse, aux regards clairs, protégés par des lunettes en écaille, leur semblait un être exceptionnel, depuis qu'ils l'avaient vu dévaster les deux stands de la fête de Saint-Albert...

— Comme vous êtes d'amusants petits Français ! s'exclama Archibald en essuyant du revers de son gant de cuir sa joue toute souillée de boue. A quoi vous amusez-vous là ?

— Je fais dormir Suzon, déclara Bernadette, toute fière, en désignant sa poupée au nouveau venu...

— Et moi, je fais faire l'exercice à mes soldats !...

— *All right !...* Eh bien, ne pensez-vous pas, *my boys*, que mieux vaudrait aller voir l'inondation ? .. Vous devez certainement connaître la région. Vous pourrez me guider... D'ailleurs, j'ai laissé mon kodak sur ma moto, je vais aller le chercher, nous prendrons des photos sensationnelles !...

La proposition d'Archibald parut séduire beaucoup les deux enfants. Pourtant, la première, Bernadette objecta :

— Attention, Mamé et Minouchette nous ont défendu de sortir !... Elles ne voulaient pas qu'on se mouille !...

— Mais, vous ne vous mouillerez pas !... Regardez, la pluie vient de cesser !...

Le jeune garçon allait jusqu'au seuil et désignait le ciel d'un gris sale. Bernadette que Milou avait prise par la main, hésita encore avant de répondre. Elle se sentait retenue par un vague scrupule, un secret instinct lui faisait comprendre qu'elle faisait mal, que Mamé et surtout Minouchette ne seraient pas contentes...

Archibald se faisait de plus en plus insinuant :

— Chez nous, en Amérique, les enfants ne sont pas aussi timorés que dans ce pays !... Ils sont sportifs !... Vous, vous avez toujours peur !...

— Ce n'est pas vrai, nous n'avons pas peur !... Nous sommes tout aussi courageux que les petits garçons et les petites filles d'Amérique !...

Piquée au vif, Bernadette ripostait, bien décidée à relever cette sorte de défi que venait de lui adresser l'Américain de Tuilières...

— Eh bien, si vous n'avez pas peur, pourquoi hésitez-vous à m'accompagner ?...

— Nous n'hésitons pas, nous vous accompagnons tous les deux !... Et même j'emmène Suzon avec nous !...

— Les poupées sont aussi chez nous très courageuses ! assura Milou, convaincu...

Un vent violent souffleta les trois enfants quand ils s'aventurèrent sur le seuil, mais ils refermèrent la porte et se hasardèrent à travers la cour. Les petits sabots que venaient de chausser Bernadette et Milou enfonçaient dans la boue qu'ils faisaient rejaillir au passage. Pendant quelques instants, inquiète et toujours obsédée par un lancinant remords, Bernadette regarda dans la direction de la ferme des Haudebert ; elle ne vit personne. Sans doute Louis et ses deux compagnes poursuivaient-ils avec les deux domestiques les opérations de sauvetage...

— Attendez-moi deux minutes, je vais chercher mon kodak !...

Archibald s'éloigna en courant...

— Donne-moi la main, Dédette !...

Milou ne se sentait pas très rassuré par le murmure de la Doule. Il pouvait constater en

effet que les eaux n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de la ferme ; elles affleuraient la haie de l'ouche toute proche. Dans le ciel passait une nuée de corbeaux...

Bernadette sentit la main de son jeune compagnon resserrer son étreinte ; d'un rapide coup d'œil, elle s'assura que la poupée demeurait toujours soigneusement enveloppée dans un fichu...

— Qu'est-ce que c'est que ça, prendre des photos ? interrogea Milou.

La fillette se disposait à expliquer à son jeune frère ce que c'était qu'un appareil photographique, quand ils virent l'Américain reparaitre en courant :

— *All right* ! déclara Archibald, en esquissant un large sourire qui découvrit sa dentition d'une éclatante blancheur, où se détachait déjà une dent d'or... J'ai le kodak... Il ne nous reste plus qu'à nous diriger vers l'inondation... La rivière est bien là ?

Le jeune garçon étendit la main en direction de la ligne des saules qui disparaissaient déjà à moitié sous la nappe jaunâtre des eaux. Bernadette acquiesça d'un signe de tête. Alors, Archibald déclara, tout joyeux :

— En route, *my boys*, j'ai tout à fait l'impression que nous allons bien nous amuser !...

Les trois enfants s'engagèrent dans le chemin creux voisin de l'ouche. La boue leur montait jusqu'aux chevilles. Agiles, ils passaient, sautant de pierre en pierre et prenant un malin plaisir à s'éclabousser au passage... Puis, s'arrêtant au milieu du chemin, l'Américain étendit la main et fit semblant de mettre en joue les corbeaux qui passaient en croassant dans le ciel.

— Dommage que je n'aie pas apporté ma carabine !...

— Vous les auriez toutes tuées, ces sales bêtes !...

Milou, qui avait vu Archibald à l'ouvrage, la veille, ne doutait pas qu'il fût capable d'exterminer tous les rapaces les uns après les autres ; la voix vigilante de Bernadette vint bien vite l'interrompre :

— Attention, tu vas tomber !... Regarde donc où tu mets les pieds !...

La randonnée reprit, pas pour bien longtemps d'ailleurs : la Dourle avait envahi le chemin creux et le trio dut emprunter un échelier et sauter dans un champ voisin pour pouvoir poursuivre son avance...

Maintenant, Bernadette et ses deux compagnons pouvaient tout à loisir se rendre compte de l'étendue de l'inondation. Aussi loin que leurs regards pouvaient voir devant eux, c'était la nappe d'eau, reflétant le ciel gris ; des arbres apparaissaient, çà et là ; c'était à peine si l'on distinguait les haies ; certaines avaient été complètement submergées, les sillons semblaient transformés, sur une vaste surface, en des centaines de canaux parallèles ou entrecroisés...

Pourtant, les regards des enfants s'arrêtèrent surtout sur la Dourle. Des épaves passaient, emportés au milieu des tourbillons et des remous de la rivière... Là, c'était une botte de foin qui flottait à la dérive ; un peu plus loin, un énorme tronc d'arbre filait en tournoyant sur lui-même... Un peu plus loin, une poule, juchée sur une caisse, faisait des efforts désespérés pour échapper à l'inondation...

— Pauvre bête ! fit Bernadette, apitoyée.

Archibald esquissa une moue méprisante :

— Que diriez-vous, pauvres petits Français, si vous aviez vu déborder le Mississippi, en Amé-

rique !... Ça, au moins, c'est quelque chose de sensationnel !...

Bernadette et Milou ouvrirent de grands yeux effarés ; ils estimaient en effet que le décor qui s'étalait devant eux s'affirmait suffisamment impressionnant. La fillette s'enhardit même à déclarer :

— Ça me rappelle tout à fait le déluge que monsieur le Curé nous racontait au catéchisme !

— En un peu plus petit, évidemment, opina Archibald, qui s'aventurait maintenant le long des terres envahies...

— Prenez garde, s'exclama Bernadette... Vous pourriez enfoncer !...

— Pauvre petite Française !... Tu t'imagines donc qu'Archibald Thomson est un maladroit !.. Si je trouvais une embarcation, tu verrais la belle promenade que je vous ferais faire à tous les deux !...

— Mais, une embarcation, il y en a une ! assura Milou...

— Comment ! s'exclama Archibald... Vous aviez un canot et vous ne le disiez pas !... Ce que vous êtes peu dégourdis tout de même !...

— C'est que, objecta Bernadette, papa a toujours formellement défendu que nous allions nous promener en barque, quand il n'est pas avec nous !...

— *By Jove* !... Tu t'imagines que je ne suis pas aussi adroit que ton papa... Mais j'étais le plus fort en canotage à l'Université de Pittsburg. Vous n'avez qu'à me montrer où se trouve votre barque, je me chargerai bien de vous prouver que je suis un as de l'aviron !

Ces paroles parurent convaincre Bernadette ; étendant la main sur la droite, elle désigna une cabane que les eaux atteignaient déjà :

— C'est là que se trouve l'embarcation !...

— O. K. !... A nous trois, nous pourrons facilement la mettre à l'eau !... Vous verrez après comme ce sera amusant !...

Bernadette oubliait maintenant toute prudence, l'offre d'Archibald l'enchantait ; quant à Milou, il sentit ses inquiétudes du début s'évanouir peu à peu... L'eau opérait sur lui l'irrésistible attraction qu'elle exerce d'ordinaire sur tous les enfants. Délibérément, il emboîta le pas à Bernadette et à l'Américain qui piquaient de droite ligne vers la cabane. En moins de trois minutes, ils la rejoignirent. Leurs pieds enfonçaient dans les terres molles ; ils sentaient l'eau pénétrer dans leurs sabots, mais l'appât d'une longue promenade leur faisait oublier toute prudence...

— Ça sera drôle, fit Milou... On va se promener en bateau dans les champs !... Dommage que les cerises ne soient pas encore mûres, on pourrait les cueillir en passant sur les arbres !..

L'enfant désignait les arbres fruitiers des champs voisins ; la Dourle atteignait déjà les basses branches !... Mais il s'interrompit bientôt. Archibald, secondé par Bernadette qui avait placé Suzon soigneusement enveloppée dans un fichu, au fond de l'embarcation, commençait de sortir celle-ci. En peu de temps, unissant leurs efforts, ils la mirent à l'eau. Alors, tout joyeux, Milou sauta dans le canot et commença de sautiller...

— Attention ! protesta l'Américain, tu vas faire chavirer la barque !...

— Sois sage, Milou, coupa Bernadette, sinon nous te laisserons auprès de la cabane !...

Cette menace suffit à rappeler l'enfant à la sagesse, il s'assit sur le banc et s'immobilisa pendant qu'Archibald s'emparait d'une perche et que sa sœur venait s'installer à l'arrière, bercant de nouveau sa poupée entre ses bras...

Solidement arc-bouté, Archibald fit s'éloigner l'esquif...

— Tu ne vas pas bien vite, hasarda Bernadette...

— C'est que nous n'avons pas atteint encore le courant, repartit l'Américain ; tu verras, quand nous y serons, nous filerons à toute allure...

Milou se cramponna au rebord de l'embarcation ; ses regards s'attardèrent sur les bâtiments tout proches de la Ferme des Saules ; il éprouvait un lancinant regret d'avoir quitté la maison et il appréhendait les reproches et la correction qui l'attendaient à brève échéance. Un voile assombrit aussi les regards de Bernadette, non point que la petite eût peur des coups ou de la privation de dessert, mais elle craignait de faire de la peine à Minouchette... Elle avait le cœur gros en pensant que la servante pût avoir du chagrin en s'apercevant de leur absence à la maison... De plus, les secousses violentes qui étaient imprimées à son refuge la remplissaient de confusion...

— Si nous revenions, hasarda-t-elle bientôt en serrant étroitement sa poupée contre sa poitrine ; ce serait peut-être plus prudent !...

— Revenir !... fit Archibald, avec une moue méprisante... Tu n'y penses pas ! J'avais bien raison quand je disais que les petits Français étaient craintifs et timorés !...

Puis, s'arc-boutant de plus belle sur sa perche, le jeune garçon ajoutait :

— Regarde !... Ne sais-je pas conduire convenablement !... Et ce n'est rien encore !... Tout à l'heure, nous serons en plein courant... Nous n'aurons plus alors qu'à nous laisser emporter !... Ce sera follement amusant !...

Des grognements répétés détournèrent l'atten-

tion du trio, Bernadette se redressa, et bientôt, elle aperçut à peu de distance une masse qui se débattait, entraînée par les flots houleux de la Dourle...

— C'est une truie, fit-elle bientôt... Elle a été surprise par les eaux et les flots l'emportent !...

— Original, tout à fait !... Je vais prendre une photo de la femelle-cochon !...

Pendant quelques instants, Archibald abandonna la godille pour son kodak. Il se fit un léger dé clic, puis Bernadette et Milou qui s'immobilisaient, impressionnés, purent voir l'énorme animal passer à quelques mètres seulement de l'embarcation... Il se débattait désespérément et ne s'arrêtait pas de grogner... Archibald tenta de l'atteindre avec sa perche, mais il n'y put parvenir. Emportée par le courant rapide, la bête disparut...

— Où ira-t-elle, la truie, si personne ne lui porte secours ? hasarda Milou.

— Elle ira jusqu'à la Loire, sans doute, repartit Bernadette.

— A moins qu'elle ne soit emportée jusqu'à la mer, acheva Archibald, qui changeait maintenant sa perche pour les avirons, placés à l'intérieur de la barque, et qui souquait vigoureusement en direction du courant...

Bientôt, une légère secousse se produisit. Éfrayé, Milou s'en fut se blottir contre Bernadette... Dans le ciel, les corbeaux passaient toujours par bandes, emplissant l'air de leur lugubre concert. La pluie se remettait à tomber à grosses gouttes...

— Rentrons !... Nous allons nous mouiller, fit Bernadette.

— Trop tard, maintenant !... Nous voilà en plein courant !...

L'Américain, triomphant, étendit la main et

désigna les remous qui entouraient maintenant le canot de toutes parts. Le trio n'avait plus qu'à se laisser emporter au gré des eaux, l'embarcation filait à une allure de plus en plus accélérée...

— *Wonderful !...* On dirait le Scenic Railway, ou plutôt la Rivière mystérieuse de Luna-Park, à Coney-Island...

Bernadette ignorait ce que c'était que Luna-Park, à Coney-Island, mais elle se sentait de plus en plus mal à l'aise... Le masque de Milou se crispa. Sous la pluie qui l'inondait, l'enfant pressentait un danger imminent... Et bientôt, il n'y put plus tenir, il éclata en sanglots !

— Rentrons aux Saules !... Rentrons aux Saules !... répéta-t-il, éperdu.

— Décidément, c'est complet, il ne manquait plus que cela, fit Archibald. Patiente un peu !... Et puis, la pluie n'est pas bien méchante !... Serais-tu donc un vulgaire froussard !... On se croirait dans une pouponnière !

Bon gré mal gré, l'enfant s'efforça encore de faire bonne contenance, tandis que, courbé sur ses avirons, Archibald s'acharnait à remonter le courant et à rejoindre une zone plus calme... Un pli inquiet rida le front du jeune garçon... Il commençait à s'apercevoir qu'il avait été un peu trop téméraire. Tout autour s'élevait le constant clapotis de la Doule ; des arbres déracinés flottaient, des poutres, des épaves de toutes sortes ; certaines venaient heurter l'embarcation...

Le visage tout ruisselant de sueur, Archibald trima, s'acharna encore ; il avait quitté son imperméable, pour pouvoir manœuvrer tout à loisir, mais il ne parvenait pas, malgré tout, à triompher de la violence des remous et des tourbillons qui continuaient d'emporter le fragile refuge. Et le jeune garçon, à son tour, se sentit

envahir par une crainte de plus en plus grande. Accablé de lassitude, il comprenait que la Dourle demeurait la plus forte. La rivière allait-elle emporter, puis engloutir sa triple proie ?...

CHAPITRE VIII

LA POUPÉE NOYÉE

— Si cela continue, nous allons être emportés jusqu'à la mer !...

Milou, le visage tout ruisselant de larmes, passait le bras autour du cou de sa sœur, qui s'efforçait de le rassurer ; mais Bernadette ne se sentait pas, elle-même, très tranquille ; en dépit des paroles rassurantes d'Archibald, elle se rendait parfaitement compte que tout n'allait pas au gré de l'Américain... Le jeune garçon avait perdu son sourire railleur de tout à l'heure ; ses regards se promenaient sans cesse sur la vaste étendue d'eau, absolument comme s'il cherchait quelque havre où se réfugier, quelque point où débarquer, mais, hélas ! l'embarcation continuait de filer. Nulle part, sur les berges lointaines, il n'apercevait de silhouette. Personne ne pouvait lui prêter main-forte...

— Hello !.. Ne pleure pas, fit-il en se tournant vers Milou. Nous nous en tirerons tout de même.

Bernadette surprit le léger tremblement qui agitait la voix de son compagnon ; elle songea à Mamé, au père, et surtout à Minouchette, qui serait bien inquiète quand elle s'en retournerait aux Saules pour préparer le déjeuner ; la pluie continuait de l'inonder ; frissonnante, elle sentait l'eau s'insinuer sous sa chemise et lui couler le long de son corps ; pourtant, loin de

chercher à prendre le fichu, elle en emmaillottait plus étroitement encore sa poupée, elle ne voulait pas que Suzon prît froid !...

Archibald déployait de nouveaux et rudes efforts, quand, tout à coup, une secousse violente se produisit. Avant d'avoir pu esquisser un geste pour se retenir, le jeune garçon se sentit précipité en arrière ; il tomba sur les deux enfants ; le choc fut si brutal que Bernadette desserra son étreinte, la poupée lui échappa et s'en fut tomber par-dessus bord...

— *God Almighty !*... Quelle secousse !...

L'Américain se releva et porta la main à son front ; son crâne avait heurté le rebord de la barque au cours de sa chute ; sur le cuir chevelu, il sentit une bosse...

— C'est ce maudit tronc d'arbre qui est venu nous aborder, grommela-t-il en désignant une énorme masse qui flottait à la dérive et qui s'éloignait maintenant du canot... Le choc a suffi à provoquer la collision. Mais, rassurez-vous, *old boys !*... Il n'y a pas grand mal !... Archibald Thomson a le crâne solide !...

— Ma poupée !... Ma poupée se noie !...

Bernadette, éperdue, se penchait au bord de l'embarcation. Suzon filait, en effet, emportée au milieu des tourbillons de la Dourle...

— Vite !... gémit la fillette, il faut à tout prix la rattraper !...

— C'est que... mieux vaudrait chercher à nous rapprocher du rivage !... hasarda Archibald, fortement embarrassé...

— Ma poupée !... Je ne veux pas que Suzon se noie, insista Bernadette avec force... Il faut la sauver !...

Le jeune garçon se pencha à l'avant de la barque ; à une dizaine de mètres en avant, il apercevait la petite tache noire que faisait la poupée

à la surface de l'eau. S'emparant d'un aviron, il voulut essayer de l'atteindre, mais une nouvelle secousse, aussi violente que la précédente, lui fit de nouveau perdre l'équilibre, et, cette fois, il tomba la tête la première et exécuta un plongeon... Epouvantés, Bernadette et Milou s'étaient redressés. Qu'allaient-ils faire à bord de l'esquif livré à lui-même ?...

— Au secours !... Au secours !... hurla la petite.

Le murmure de la Doule en furie vint couvrir les appels désespérés de la petite ; elle se sentit pourtant plus rassurée quand elle vit apparaître à la surface, à quelques mètres seulement, la tête d'Archibald. Le jeune garçon nageait comme un poisson et s'efforçait de rejoindre l'embarcation. Cependant, au cours du malencontreux plongeon, il avait été contraint d'abandonner l'aviron qui flottait à son tour à la dérive ; quant à la poupée, il ne fallait plus espérer la sauver... Elle avait disparu, emportée au milieu des remous...

— Ma poupée est noyée !... Ma poupée est noyée !...

Bernadette pleurait à chaudes larmes, incapable de retenir ses sanglots ; auprès d'elle, Milou hurlait aussi. La disparition de Suzon les désolait plus encore que leur dangereuse situation...

— Hello, petite !... Donne-moi au moins la main !...

L'embarcation pencha légèrement. Archibald avait réussi à se cramponner à son rebord. Ses longs cheveux collés contre son front, à demi-aveuglé, il s'efforçait maintenant de rejoindre la place qu'il occupait avant l'accident. Bernadette s'interrompit de pleurer pour lui tendre une main secourable ; alors, exécutant un rapide rétablissement, Archibald, tout dégouissant d'eau,

réussit à s'installer de nouveau auprès de ses deux jeunes amis...

— *Hello*, vous n'en auriez certainement pas fait autant ! déclara l'Américain, en esquissant un salut à l'adresse de ses deux compagnons, aussi fier qu'un acrobate qui vient de réussir son numéro dans la piste du cirque...

— Ma poupée est noyée !... geignit encore Bernadette, désespérée.

— La belle affaire !... Console-toi !... Mes parents t'en paieront une autre quand nous reviendrons... Elle parlera et elle fermera les yeux !

Cette séduisante promesse parut atténuer quelque peu l'émotion de la fillette, mais Milou sanglotait éperdument et l'annonce que les châtellains pourraient fort bien lui faire présent d'une magnifique boîte de soldats ne réussit point à le consoler...

Et l'embarcation fila toujours, emportée au gré des flots... Accroupi à l'avant, sans s'inquiéter de l'eau qui ruisselait le long de ses vêtements tout trempés, ni de son appareil photographique qu'il avait perdu, lui aussi, au cours de l'accident, Archibald regardait anxieusement tout autour. Si seulement il pouvait ralentir, arrêter le canot dans sa course folle !...

— Et personne, grommela-t-il, personne pour nous donner un simple coup de main !...

Le croassement exaspérant des corbeaux répondit seul aux appels répétés du jeune garçon...

Alors, Bernadette fit un grand signe de croix :

— Tout est fini, nous allons être noyés, comme Suzon, fit-elle d'une voix lamentable...

— Mais non, nous n'allons pas nous noyer, grosse bête !...

— J'ai froid ! gémit Milou...

— Tu te réchaufferas une autre fois.. Pour

le moment, il s'agit de nous arrêter. Avec ce maudit courant, ce ne sera pas chose facile, je ne le croyais pas aussi violent !...

Pourtant, les regards de l'Américain s'éclairèrent ; il venait d'apercevoir en effet une sorte de hangar isolé au-delà de la ligne des saules. Le bâtiment avait été envahi par les eaux, mais sa toiture émergeait encore, elle pourrait offrir au trio un refuge momentané, en attendant qu'on accourût à son secours...

— Arrêtez-vous de pleurnicher tous les deux, déclara Archibald... J'espère pouvoir vous faire débarquer bientôt !... Mais cessez de vous remuer et de compromettre la stabilité de la barque !...

Le hangar n'était plus qu'à une dizaine de mètres, le courant entraînait toujours irrésistiblement l'esquif... Il allait l'éloigner du but que se proposait Archibald, quand le jeune garçon, s'emparant de la perche, s'acharna à lutter... Les veines de son front se gonflèrent à éclater. Les mâchoires contractées, le visage crispé, il s'acharna à manœuvrer, à éviter ces remous qui les conduisaient à une mort certaine. Et, au bout de dix minutes d'efforts, un cri de triomphe lui échappa.. Il avait réussi à amener l'esquif en eaux calmes... Le hangar était là, tout près.

— Courage !.. Nous approchons !..

Blottis l'un contre l'autre, Bernadette et Milou avaient assisté aux efforts désespérés de leur compagnon. Un furtif sourire effleura leurs lèvres quand ils sentirent que l'allure de leur refuge flottant ralentissait sensiblement... Le toit était là ; godillant d'une main ferme, Archibald le rejoignit enfin. Exécutant alors une difficile gymnastique, il parvint à se jucher sur le rebord, pendant que les deux enfants s'accrochaient désespérément...

— Allons, hisse !... Un petit effort !...

L'un après l'autre, Bernadette et Milou se réfugièrent sous le hangar.

— Attention, il ne faut pas abandonner la barque ! recommanda Archibald.

Mais, hélas ! l'esquif, livré à lui-même s'écarta... Avant même que les trois rescapés aient eu le temps d'étendre les mains pour le retenir, il s'éloigna, emporté de nouveau par le courant vainqueur...

— Mon Dieu !... Qu'allons-nous devenir ? fit Bernadette..

— Nous n'avons plus qu'à patienter, tout simplement, repartit l'Américain, philosophe. Après tout, l'affaire aurait pu beaucoup plus mal tourner !... C'est bien le diable s'il ne passe pas quelqu'un dans le voisinage... Nous appellerons au secours, et l'on viendra nous recueillir !...

Pourtant, le trio eut beau regarder autour de lui, il n'aperçut pas la moindre silhouette ; d'ailleurs, à perte de vue, c'était la plaine inondée, les rafales de pluie se succédaient avec rage et venaient cingler les enfants en plein visage...

— Minouchette aura beaucoup de peine de ne plus nous voir en rentrant, soupira Milou...

— Votre Minouchette s'apercevra tout de suite de votre départ, fit Archibald. Sans doute se mettra-t-elle à votre recherche... On nous découvrira alors sans tarder, ce n'est plus que l'affaire d'une heure au plus.

L'Américain se leurrait. Le courant avait emporté l'embarcation à plus de dix kilomètres des Saules, dans une région quasi-déserte ; c'était à peine si, à travers le voile persistant de la brume, on pouvait apercevoir, sous la pluie, à l'horizon, quelques toitures qui se détachaient sur le miroir jaunâtre des eaux...

— J'ai froid et j'ai faim ! fit Milou, qui se

pelotonnait frileusement contre sa sœur...

— Quelle poule mouillée !... Si tu étais *boy-scout*, tu en verrais bien d'autres !

Archibald s'efforçait de gouailler, mais il ne se sentait plus lui-même très rassuré. Il pouvait constater, en effet, que le niveau des eaux montait lentement, mais sûrement... A peine s'était-il réfugié avec ses deux jeunes compagnons depuis une demi-heure seulement sur le toit du hangar, et pourtant l'eau qui atteignait alors le rebord extrême de la toiture, avait recouvert toute une rangée de tuiles. Et la pluie tombait toujours, abondante, refoulée par le vent.

Trempés jusqu'aux os, les trois enfants s'immobilisaient... Leurs appels se succédèrent, assourdis par le constant murmure des eaux... Et, seul, intolérable, le croassement des corbeaux leur répondait, les rapaces se perchaient tout près de là dans les branches des peupliers et des grands chênes que venait effleurer la Doule dévastatrice. Dans le ciel sombre, pas la moindre éclaircie qui pût faire espérer une accalmie...

— Dad et Mammy doivent commencer à s'inquiéter au château !...

Archibald commençait, lui aussi, à penser à ses parents qu'il avait laissés à La Tuilière... Il était parti avec sa moto, sans seulement les avertir, et maintenant, il regrettait son escapade, se demandant si elle ne finirait point de façon tragique. Pourtant, Bernadette se remettant à le harceler de questions, l'amour-propre reprit chez lui le dessus, il affecta la plus complète assurance :

— Après tout, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, *honey* !... Figure-toi que tu es une de ces bergères qui gardent des moutons, parfois sous une pluie battante !... Elles ne s'en portent pas plus mal après !...

Pourtant, l'imagination de Bernadette vagabondait ailleurs; au remords qu'elle éprouvait d'avoir désobéi s'ajoutait l'angoisse... A tout instant, elle entendait le clapotis des flots qui venaient battre contre la toiture; ses regards effrayés s'arrêtaient sur les épaves qui passaient, toujours nombreuses... Elle vit que l'eau montait, que le moment viendrait sans doute où le niveau dépasserait le toit... Alors, ce serait la fin, elle succomberait comme Suzon, emportée au milieu des tourbillons au fond de la Dourle...

— Allons, du courage, la pluie s'arrêtera bientôt !...

Archibald avait beau murmurer de temps à autre des paroles encourageantes à ses jeunes voisins, il s'apercevait qu'il ne parvenait point à les consoler; Milou lui-même constatait avec effarement que les eaux atteignaient déjà la seconde rangée de tuiles... Encore un peu de temps et elles affleuraient l'endroit où il attendait, accroupi...

Pourtant, la lassitude de l'enfant s'affirmait telle qu'il appuyait sa tête contre l'épaule de Bernadette; les paupières closes, il s'efforçait d'échapper à l'effroyable cauchemar... D'un geste maternel, la petite ramenait en arrière les mèches toutes dégouttantes d'eau qui lui retombaient sur le front... De ses lèvres partait maintenant une fervente prière...

— Mon Dieu !... Faites que nous ne soyons pas noyés comme Suzon ! Faites que nous revoyions bientôt Minouchette, et papa, et Mami, aussi !...

Des heures passèrent pourtant, interminables, sans que le moindre secours se produisît. La pluie tombait toujours, un vent assez vif ridait la surface des eaux...



— Dommage que j'aie égaré mon kodak, harsarda Archibald... La grosse truie était amusante !...

— La grosse truie, répartit Bernadette, avec un sanglot dans la voix, je crois bien que nous allons emprunter le même chemin !...

Un ronflement vint pourtant détourner l'attention des trois enfants. Surpris, ils relevèrent la tête :

— On dirait un vrombissement de moteur d'avion, déclara Archibald.

Dans le ciel, embrumé et maussade, l'Américain aperçut bientôt un appareil qui volait à faible hauteur, au-dessus de la région inondée. Alors, s'arrachant à l'immobilité qu'il observait depuis un moment, le jeune garçon se leva, au risque de perdre l'équilibre et de rouler le long du toit ; il agita la main à plusieurs reprises. Peine perdue : nul ne semblait l'avoir aperçu à bord de l'avion !...

— Malédiction ! grommela-t-il bientôt. Il s'en retourne à Avord !...

Mélancoliques, les trois enfants regardèrent s'éloigner l'avion, dont la venue avait éveillé chez eux de si belles espérances ; maintenant, l'appareil s'estompait dans la brume, il disparut bien vite et ils se retrouvèrent plus seuls encore et plus désolés...

— Pourtant, c'eût été si excitant d'être sauvé par un avion ! soupira Archibald, qui se rappelait les épisodes de certains romans d'aventures.

La nuit commença de tomber ; ni dans les airs, ni sur la plaine inondée, ils ne découvrirent le moindre point noir qui pût leur faire espérer une prochaine délivrance... Tout autour du toit aux deux tiers submergés, la Doule faisait entendre sa terrifiante chanson : il semblait qu'elle voulût retenir prisonniers les imprudents

qui s'étaient aventurés au gré de ses eaux perfides !...

Et le soir vint, un soir sinistre. L'obscurité tomba lentement sur la région inondée... Bernadette et son frère ne prênaient plus la peine de penser : ils se laissaient aller maintenant, et les prières s'étaient arrêtées sur les lèvres de la fillette ; parfois, comme dans un rêve, elle prononçait un nom, celui de Minouchette. Elle appelait la servante à son secours, un doux sourire illuminait son visage, quand il lui semblait voir se pencher auprès d'elle la silhouette familière de la tendre Mariette, puis l'engourdissement la gagnait de nouveau, les oreilles lui bourdonnaient : elle croyait entendre sonner les cloches !...

Et l'eau montait toujours ! Elle atteignit bientôt les pieds des deux enfants ; ils ne reculèrent même pas pour éviter sa froide caresse, tant ils se sentaient exténués...

Debout au faîte du toit, Archibald continuait d'interroger le ciel ; en dépit de son flegme, le jeune Américain commençait de se sentir profondément inquiet : la nuit tombait, et, bien certainement, au cours des heures qui allaient suivre, le niveau de la Dourle dépasserait le sommet du refuge !...

Si Archibald s'était trouvé seul, il n'eût pas hésité à plonger et à gagner à la nage une des épaves qui passaient, emportées au fil de l'eau. Mais, il y avait Bernadette et Milou ! Le jeune garçon se refusait à abandonner ses deux compagnons ; il éprouvait maintenant un obsédant remords de les avoir entraînés ainsi dans cette fâcheuse aventure.

Pourtant, avant que les ténèbres fussent complètement tombées, Archibald releva de nouveau la tête... Le vrombissement qui l'avait intrigué

tout à l'heure, dominait de nouveau les murmures et les clapotis de la Dourle...

— L'avion ! s'exclama-t-il. Il revient !...

Dans le ciel sombre, l'Américain put apercevoir la lumière imprécise de l'appareil qui tanguait fortement au milieu des rafales ; au risque de perdre l'équilibre, le jeune garçon sauta, agita les bras, cria, hurla... Mais le grondement du moteur couvrait malencontreusement sa voix...

L'avion volait à faible hauteur, à cinquante mètres à peine au-dessus de la région inondée. Il s'interrompit brusquement de piquer en ligne droite et se mit à exécuter de grands cercles...

— Il nous a vus !... Il nous a vus !...

Bernadette et Milou demeurèrent immobiles : ils n'entendaient plus les exclamations que leur adressait leur voisin. Archibald continuait d'agiter désespérément les bras ; une lueur de joie fit étinceler ses prunelles quand il aperçut une traînée lumineuse qui partait de l'appareil et qui dessinait dans le ciel une large parabole...

— Une fusée !... Ils signalent qu'ils nous ont repérés !.. Hurrah ! Nous sommes sauvés !

Archibald s'agita frénétiquement, mais l'avion s'éloigna rapidement et sa lumière disparut dans les ténèbres. La pluie continua de tomber, le vent se fit plus froid ; transi, l'Américain s'accroupit auprès de ses deux voisins. Pendant quelques instants, il attarda sur Bernadette et sur son frère, immobiles, un regard compatissant, puis il attendit, observant avec insistance les alentours, espérant que le signal envoyé par les aviateurs allait précéder de peu l'arrivée des secours. Un silence effrayant s'appesantissait sur toute la région dévastée ; on n'entendait plus rien que les murmures et les glouglous de la Dourle ; les corbeaux eux-mêmes avaient interrompu leur sinistre concert... Le vent soufflait en

rafales, les gouttes d'eau venaient inonder le visage d'Archibald...

La patience du jeune garçon se trouva soumise à une rude épreuve : il sentait l'eau qui montait. Encore un peu de temps et le toit du hangar serait complètement submergé. Comment ferait-il alors pour écarter le danger qui menaçait Bernadette et Milou...

À plusieurs reprises, Archibald plaça ses mains en porte-voix devant sa bouche et appela de toutes ses forces :

— *Whoop !... Whoop !... Help !... Au secours !...*

Toujours pas de réponse !... Alors, pour la première fois depuis qu'il se trouvait aux prises avec l'inondation, Archibald sentit un morne désespoir l'envahir ; il grelottait, ses pieds baignaient dans l'eau montante. Parfois, il soufflait dans ses mains, essayant de donner un peu de chaleur à ses doigts gourds. La lassitude le gagnait, il eût voulu suivre l'exemple des deux petits, s'asseoir et ne plus penser à rien, attendre la mort qui viendrait au milieu d'un bienfaisant anéantissement.

Pourtant, l'Américain s'efforçait malgré tout de réagir et de combattre l'accablement qui le gagnait !... Il savait que le sort des deux malheureux demeurait entre ses mains. S'il s'abandonnait au sommeil, il pourrait laisser passer l'occasion de les sauver. Il fallait qu'il veillât, qu'il attendît encore, prêt à répondre à tout appel qu'adresseraient les sauveteurs !...

Archibald prenait maintenant plus de peine à lutter contre lui-même qu'à échapper aux atteintes de la Douleur. Sa tête, appesantie, retombait peu à peu sur sa poitrine, ses paupières se fermaient, engourdies par la fatigue et par le sommeil. Il demeurait insensible aux froides caresses

de la bise qui rabattait sans cesse les rafales de la pluie ; puis, brusquement, il réagissait, détendait ses muscles engourdis par cette interminable immobilité, et ses regards s'efforçaient, une fois de plus, de percer les ténèbres hostiles, sans parvenir à discerner la moindre lueur, la moindre silhouette qui pussent faire supposer qu'on se préparât à arracher les trois isolés à la mort...

CHAPITRE IX

ANGOISSANTES RECHERCHES

— Bernadette !... Milou !... Mes chéris !...
Où êtes-vous donc ?...

Mariette s'aventura sur le seuil de la ferme ; sans prendre seulement le temps de secouer l'eau qui ruisselait de toutes parts le long de son corsage et de sa jupe, elle referma son parapluie et attarda un coup d'oeil anxieux à l'intérieur de la salle. A sa profonde stupéfaction, elle avait pu ouvrir sans effort la porte qui n'était plus fermée à clef...

— Les méchants enfants !... Ils sont sortis ! Je me demande comment ils ont pu faire ! La porte était fermée du dehors ! Il faut absolument que quelqu'un leur ait ouvert...

Ursule Métayer intervenait à son tour ; pendant quelques instants, elle s'engagea dans la salle, derrière Mariette, mais ce fut en vain pour tant que les deux femmes appelèrent : nul ne leur répondit...

— Allons, mes chéris, insista la servante, ne cherchez pas à nous jouer une farce !... Si vous êtes cachés, montrez-vous !...

Toujours pas de réponse ! Mariette, qui venait de besogner ferme pour aider les voisins à

mettre leur literie et une partie de leurs meubles en lieu sûr pendant que les hommes s'occupaient des bestiaux, se sentit en proie à une atroce inquiétude. Et la voix rogue de la fermière vint encore accroître ses alarmes :

— Ils se sont enfuis, c'est sûr !... Où peuvent-ils bien être allés ?...

— Je ne comprends pas, repartit la jeune fille. D'ordinaire, ils sont dociles et obéissants...

— Tu les gâtes trop, je te l'ai toujours dit ! Aussi voilà le bon résultat de ta trop coupable indulgence !...

Ursule semblait enchantée de trouver une occasion nouvelle de critiquer la servante ; mais cette dernière ne parut guère faire attention à ses reproches ; elle venait de monter l'escalier, fouillant dans chaque pièce et appelant sans trêve... Elle se dépensa en pure perte, Bernadette et Milou demeuraient introuvables !...

Des appels se firent entendre ; debout sur le seuil, Ursule appelait les trois hommes qui étaient restés en arrière et qui accouraient maintenant, rendus subitement inquiets par l'agitation de la fermière...

— Viens vite, Louis, les petits ont disparu !...

— Les petits ont disparu ?...

Le fermier apparut à son tour dans l'entrebâillement de la porte. Paulot et Jankowski lui emboîtèrent le pas ; ils étaient crottés et couverts de boue, tous les trois ; mais ils ne songèrent pas à quitter leurs sabots.

— Ce n'est pas possible, déclarait Ursule, il a fallu que quelqu'un leur ouvre du dehors...

— Dites donc, hasarda Paulot, vous vous rappelez... Tout à l'heure, au bout du chemin, nous avons vu une motocyclette renversée dans la boue !...

— C'est vrai !... Elle nous a même passable-

ment intrigués !... opina Ursule.

— Eh bien ! pas d'erreur !... C'est le type qui montait cette moto qui a dû ouvrir aux deux gosses !...

Ces déclarations de Paulot plongèrent aussitôt ses voisins dans un abîme de perplexité...

— Mais, pourquoi cet individu les aurait-il fait sortir ? hasarda Louis...

Le domestique écarta son chapeau et se gratta la tête avec insistance :

— Ah ! ça !... Vous m'en demandez trop, monsieur Louis !...

— Mon Dieu !... S'il s'agissait là d'un ravisseur d'enfants comme on en voit en Amérique !..

Ursule, qui lisait régulièrement le journal, se rappela, en ce moment, certains faits-divers qui l'avaient tout particulièrement frappée au cours des récentes semaines...

— Je t'en supplie, maman, ne t'énerve pas !.. Plus que jamais, nous avons besoin de notre sang-froid en ce moment !... Cette idée d'enlèvement est absurde !... Je me demande en effet quel intérêt pourrait bien avoir cet inconnu à s'en prendre à mes petits plutôt qu'à des enfants de riches ! Que le gosse de la Tuilière disparaisse, cela pourrait s'expliquer de la sorte, mais Bernadette et Milou...

— Enfin, le fait est là... Les petits ont disparu... grommela Ursule.

— Et je ne les ai découverts nulle part, ni dans les chambres, ni dans le grenier, surenchérit Mariette, qui descendait précipitamment l'escalier.

— Pas d'erreur !... Ils sont sortis !...

— Miséricorde !.. Avec l'inondation, que peut-il leur être arrivé ?... Ils ont certainement piqué une tête dans la Doule !...

— Encore une fois, maman, cesse de t'alar-

mer ainsi !... Il faut chercher : si les enfants ne se trouvent plus à la maison, c'est qu'ils sont partis voir l'eau sans doute. Ils ne doivent pas être bien loin !...

— Dehors, avec une pluie pareille !... Mais il y a de quoi attraper la mort !...

Mariette ne disait rien, elle ; pourtant, son masque était ravagé par une expression d'atroce inquiétude. A la suite de ses vaines recherches, elle mesurait tout le danger que couraient ses chéris, ne parvenant point à comprendre comment ils s'étaient aventurés ainsi, en dépit des recommandations qui leur avaient été faites !...

Louis ne tenait plus en place ; les recherches s'organisèrent aussitôt. Laissant Ursule à la ferme, la servante, les deux domestiques et le fermier s'aventurèrent à travers les champs des Saules. Pendant plus d'une heure, ils cherchèrent, appelant désespérément Bernadette et Milou ; nulle part, ils ne retrouvèrent de trace des disparus : la pluie torrentielle qui continuait de tomber, effaçait la moindre empreinte, transformant les prairies et les champs en lacs ou en marécages et les chemins en borbiers...

Mariette, dominant la lassitude profonde qui l'accablait, longea la rive ; ses regards agrandis par l'effroi, se promenèrent au hasard sur la surface de la rivière, dont les eaux montaient lentement, gagnant sans cesse en profondeur, à travers la plaine... Des épaves passaient toujours. Un frémissement saisit la servante quand elle pensa que les deux enfants pouvaient être en ce moment emportés au gré des eaux...

— Mon Dieu, ce n'est pas possible !... Faites nous les retrouver !... Protégez-les !...

Le temps passa. Des voisins, alertés, participèrent aux recherches, mais on s'acharna encore en vain... Bernadette et Milou demeurèrent in-

trouvables.. La consternation régnait à la ferme, où Ursule ne cessait de gémir, pleurant les disparus... Muette, le visage contracté, Mariette voulait encore lutter contre l'évidence ; de grosses larmes coulaient le long de ses joues ; un profond désespoir l'envahissait tout entière. Si terrible que fût le malheur qui la frappait, elle voulait chercher encore, espérer, mais, hélas ! à mesure que les investigations se poursuivaient sans succès à travers les terres envahies par les eaux, on commençait à penser, aux Saules, que les deux enfants avaient été emportés par la crue...

— Mais, enfin, répétait sans cesse Paulot, que signifie cette moto dans le chemin ? Où est le type qui a ouvert la porte aux deux gosses ?

La présence de la machine constituait en effet la seule raison d'espérer que les deux enfants eussent pu échapper à la mort. Quand ils se rendirent compte qu'ils se dépensaient en vain, en allant et venant au bord de la rivière, Louis et Paulot décidèrent d'examiner de plus près la moto, afin de s'assurer de l'identité de son propriétaire. Une exclamation de surprise leur échappa quand ils lurent, sur la plaque de métal fixée contre le guidon :

Archibald Thomson — La Tuilière

— Pas d'erreur !... C'est le fils des Américains qui ont acheté le château, déclara Paulot. Je me demande un peu ce qu'il venait manigancer par ici !... C'est un casse-cou et un gaillard pas ordinaire !... Hier, à la fête de Saint-Albert, il n'avait pas son pareil pour casser les pipes...

— Ecoute, Paulot, il faut atteler la jument !... Nous allons nous rendre à la Tuilière...

Mariette, qui était venue jusque là, interrom-

pit les deux hommes, et comme Louis s'immobilisait, indécis :

— Parfaitement ! insista la servante... Ce jeune Américain a peut-être emmené Bernadette et Milou chez lui !...

— Tu fais erreur, Mariette. S'il avait agi de la sorte, la moto ne serait pas là !... La présence de la machine dans ce chemin incite à supposer qu'il a dû rester dans le voisinage des Saules !...

— En tout cas, il faut avertir ses parents !... J'ai dans l'idée qu'ils pourraient nous être d'un grand secours !... Si les petits ne se trouvent pas à la Tuilière, ils téléphoneront à la gendarmerie...

— Tu as raison, fit Louis, nous allons nous rendre tous les deux au château... Jankowski, va atteler la Margotte !...

Le Polonais s'empessa d'obéir. Cinq minutes plus tard, le fermier sauta sur le siège de la carriole. Mariette prit place auprès de lui. Après avoir recommandé aux deux domestiques et aux voisins accourus de poursuivre inlassablement les recherches, Louis fouetta la jument qui partit à toute allure.

Le château de la Tuilière n'était distant que de sept kilomètres à peine des Saules ; pendant tout le trajet, Louis et Mariette demeurèrent silencieux, le visage soucieux, accaparés par les mêmes pensées, par le même souci de retrouver coûte que coûte les deux enfants disparus. Bientôt, ils atteignirent le portail de la Tuilière. Il leur fallut parlementer avec le concierge, avant de s'engager dans l'allée centrale du parc, qui permettait de parvenir au château ; mais les quelques indications que le fermier venait de fournir suffirent à mettre tout le personnel en émoi. Archibald Thomson avait disparu, en ef-

fet, depuis le début de la matinée et l'on commençait à éprouver quelques inquiétudes sur son compte...

— Cet enfant nous fera mourir d'émotion ! déclara Mistress Thomson, dès qu'un domestique lui eût annoncé les raisons de la présence de Louis et de Mariette au château. Je vis dans des transes continuelles à son sujet. Chaque jour, il me procure de nouvelles raisons de nous inquiéter !... Depuis qu'il a acheté cette maudite moto, nous ne vivons plus, son père et moi !...

Mr Thomson apparut à son tour ; il se montra moins prolix de détails que son épouse ; toutefois, sur son visage glabre, on pouvait lire une anxiété profonde. Bientôt, coupant court aux explications de sa femme, il s'approcha de Louis et, dans un français des plus corrects, il se fit expliquer ce dont il s'agissait. La découverte de la moto, la disparition des deux enfants l'intriguèrent profondément.

— Nous n'avons pas un seul instant à perdre, déclara-t-il, coupant court aux nouvelles réflexions de son épouse. Nous allons monter dans la Rolls et nous rendre aux Saules. Si les recherches s'affirment toujours vaines et si Archie ne se trouve pas de retour avec les deux enfants, nous irons à Saint-Albert alerter la gendarmerie...

Puis, comme le fermier contenait difficilement son émotion, l'Américain ajouta :

— Soyez tranquille, je suis décidé à mettre tout en œuvre pour retrouver vos enfants et notre fils, qui a dû certainement les attirer dans cette aventure. Tous les moyens seront employés pour aboutir à un résultat, et j'espère que nous pourrons retrouver les trois disparus avant la nuit !...

— Tu reconduiras la voiture, Mariette, déclara

alors Louis à la servante. Je reviendrai en auto avec Mr Thomson.

La jeune fille acquiesça. Deux minutes plus tard, les parents d'Archibald faisaient monter le fermier auprès de leur chauffeur, et s'installant dans leur somptueuse voiture, ils partaient à toute allure vers les Saules.

Mariette prit donc les rênes et fouetta Margotte. Elle quitta à son tour le château, où la disparition d'Archibald avait provoqué une sensation intense. Les paroles énergiques prononcées par Mr Thomson l'incitaient à penser que tout serait mis en œuvre pour retrouver ses chéris ; cependant, le cœur de la pauvre se serrait toujours atrocement, pendant qu'elle longeait la route et promenait ses regards angoissés sur la plaine submergée. Les pires suppositions effleurèrent avec plus d'insistance encore son esprit...

Une demi-heure plus tard, quand la servante rejoignit les Saules, aucun résultat n'avait été obtenu ; des équipes plus nombreuses parcouraient pourtant toute la région ; on cherchait au bord de l'eau. Mais jusqu'ici, la Doule n'avait pas rendu un seul corps, pas plus qu'on n'avait repéré la moindre trace d'Archibald, de Bernadette et de Milou...

Mr Thomson, en présence de ces résultats négatifs, abandonnait peu à peu son flegme proverbial, bientôt même, il n'y put plus tenir...

— Avant deux heures, il fera nuit, déclara-t-il... Il faut aller tout de suite à Saint-Albert ; j'alerterai la gendarmerie, et puis, nous téléphonerons au camp d'Avord... Un avion s'envolera avant la tombée du jour ! Il survolera tout le territoire inondé... Je dépenserai toute une fortune s'il le faut, mais je retrouverai mon fils !..

La résolution que manifestait l'Américain vint

atténuer quelque peu les appréhensions de Louis et de ses compagnons. Ursule Métayer ne cessait de pleurer ; on n'eût point reconnu là certes, l'orgueilleuse fermière si soucieuse de son rang. La seule pensée que ses petits enfants pussent avoir succombé au cours de cette tragique aventure, la mettaient au comble du désespoir...

Mariette, elle, se montrait plus maîtresse de soi. Après s'être arrêtée pendant un moment aux Saules pour se restaurer et souffler un peu, la servante voulut reprendre elle-même ses recherches. Laisant Louis discuter avec M. Thomson et prendre avec lui toutes les mesures nécessaires pour intensifier les investigations, elle s'éloigna de nouveau vers le chemin creux, une force mystérieuse l'attirait dans cette direction...

Ursule Métayer s'abandonnait si profondément à son désespoir qu'elle ne vit même pas s'éloigner la servante ! Sans même prendre la peine de se munir d'un parapluie, Mariette prit une pélerine sur ses épaules et abaissa le capuchon, puis, chaussée de ses gros sabots, elle s'aventura une fois de plus à travers les terres détrempées...

A plusieurs reprises, la jeune fille appela... Elle trébucha dans la terre molle où elle enfonçait parfois jusqu'aux chevilles ; l'eau et la boue avaient envahi ses sabots, mais elle avançait quand même, ne cessant de fouiller du regard l'impressionnante étendue d'eau... Le cœur battant elle s'arrêtait, prêtant l'oreille... Personne ne lui répondait...

Mariette marcha encore, décidément infatigable... La pluie tombait toujours à torrents, ses vêtements trempés lui collaient au corps... Peu importait, ses petits étaient en danger, elle voulait faire tout ce qui était humainement possible

pour les arracher à la mort !...

Semblable à une machine, la servante continua de longer la Dourle. Des groupes poursuivaient leurs recherches çà et là ; pourtant ce fut à peine si elle échangea quelques mots au passage. La venue d'un avion la fit seulement s'arrêter à proximité d'une passerelle que la crue avait emportée... Un éclair brilla dans ses regards quand elle vit l'appareil voler à faible hauteur.. La demande de l'Américain avait porté ses fruits : on faisait l'impossible pour retrouver les disparus...

Et Mariette se sentit envahie par un nouvel espoir... A terre, les recherches pouvaient demeurer vaines, mais les aviateurs ne pourraient manquer évidemment de repérer les disparus, s'ils vivaient encore et s'ils avaient réussi à se réfugier quelque part, au milieu de l'immense étendue d'eau... Pourtant, il fallait faire vite, la nuit approchait !...

L'appareil disparut bientôt, après avoir exécuté un virage au dessus de la plaine envahie. Mariette se remit courageusement à marcher ; ça et là, elle pouvait voir, au-delà de la double ligne des saules ou des peupliers qui bordaient d'ordinaire le lit de la rivière, des maisons et des bâtiments envahis par l'eau qui montait jusqu'au toit et même au delà...

L'obscurité tombait peu à peu. Des silhouettes apparaissaient. Mariette avait atteint la chaussée de Saint-Albert, entourée de toutes parts par les flots, quand elle aperçut deux gendarmes qui approchaient à motocyclette ; aussitôt, elle s'arrêta au milieu de la route et agita la main à plusieurs reprises... Elle reconnaissait les représentants de la loi et en particulier le brigadier Montargis...

— Ecarte-toi, petite, déclara l'excellent hom-

me... Il faut que nous rejoignons tout de suite M. Thomson aux Saules et que nous emmenions des équipes de sauvetage !... L'avion a atterri dans la plaine des Bernades. Il a repéré les trois gosses !... Ils se sont réfugiés sur le toit de la grange des Barthonnais !...

La Grange des Barthonnais !... Mariette ne s'attarda pas plus longtemps sur la route. Sa physionomie s'épanouissait... Ses petits étaient saufs ! Une allégresse profonde l'envahit. Tandis que les deux gendarmes reprenaient à toute allure leur course vers les Saules, elle esquissa quelques pas...

— La grange des Barthonnais ! répéta-t-elle.. Il faut à tout prix que j'y aille... que j'arrive là-bas la première pour les sauver !...

Maintenant que la servante savait exactement où s'étaient réfugiés les enfants, elle ne pensait même pas à attendre l'arrivée des équipes de secours qui n'allaient certainement pas tarder ; précipitamment, elle dévala le long de la pente. Un bachot flottait, amarré tout près de là ; il avait servi aux paysans qui avaient engagé des recherches dans le courant de l'après-midi. En quelques instants, elle rejoignit l'esquif, dénoua l'amarre de ses doigts fébriles, puis, agilement, elle sauta à bord, s'empara de la perche et gagna peu à peu le milieu du courant :

— Holà ! la boiteuse !... Tu es folle !...

— Tu vas piquer une tête dans la Dourole !...

— Reviens !... Reviens vite !...

Les quelques hommes qui flanaient sur les rives et qui avaient assisté au départ de Mariette, s'acharnèrent en vain à lui conseiller la prudence :

— La nuit va te surprendre sur la rivière, cria un petit bonhomme... C'est de la folie... Attends un peu au moins !...

Mariette demeurait sourde aux conseils de prudence que lui prodiguaient les paysans. Immobiles et interdits, ils la virent maintenant diriger le bachot sous une pluie battante... En peu de temps, elle atteignit les remous, l'esquif tourna sur lui-même, puis il piqua à une allure de plus en plus accélérée vers l'Est...

Mariette savait que la grange des Barthonnais se trouvait située à moins de trois kilomètres de l'endroit qu'elle venait d'atteindre ; aussi s'immobilisa-t-elle, haletante, au centre de la barque, ses regards consultant anxieusement le ciel... L'obscurité, qui se faisait de plus en plus opaque, ne l'empêcherait-elle pas d'atteindre le but qu'elle se proposait ? Le courant trop fort ne l'emporterait-il pas bien au delà, en aval ?

La servante ne se découragea pas malgré tout. La nuit tomba avant qu'elle fût parvenue en vue de la grange ; alors une grande angoisse la saisit. Devant les progrès constants de l'inondation, elle se demanda si le fragile refuge ne se trouvait pas submergé par les eaux. Elle s'imagina les trois enfants réfugiés sur le toit et entourés de toutes parts par la Dourle...

— Mon Dieu, je vous en supplie, permettez-moi de les rejoindre, de les sauver avant qu'il ne soit trop tard !...

Maintenant toute la région s'enveloppait de ténèbres... Et pourtant la servante ne devait plus être bien loin de la grange... Encore cinq cents mètres environ et elle parviendrait à portée de la voix des disparus. Courageusement, elle reprit la perche et s'efforça d'échapper à la force du courant qui l'entraînait ; le visage tout ruisselant de sueur, les membres courbatus, la servante s'acharna, elle dirigeait l'embarcation au juger, s'orientant un peu sur sa droite... De

grands chênes à demi recouverts par les eaux, qu'elle discernait à peine, lui servirent de point de repère. Pourtant, plus elle s'acharnait, plus elle sentait ses forces l'abandonner ; bientôt, elle se demanda si elle trouverait le courage d'aller jusqu'au bout et même si elle n'allait pas être emportée à son tour par la rivière...

Un grondement sourd vint arracher la jeune fille à ses angoissantes réflexions... Levant la tête, elle discerna la lumière fugitive de l'avion qui apparaissait dans le ciel. Une exclamation joyeuse lui échappa ensuite... Une fusée éclairante venait de jaillir de la carlingue ; pendant quelques instants, une lueur éclaira la plaine inondée. A une cinquantaine de mètres de là, elle aperçut le toit de la grange qui émergeait et sur lequel se dessinaient vaguement des silhouettes...

— Eux !... Ce sont eux !... Bernadette !... Milou !...

L'appareil s'éloignait dans la nuit ; mais maintenant Mariette se raidissait et s'arcboutait ; elle savait désormais que les enfants étaient là, tout près, qu'elle allait les rejoindre. Pendant un court moment, elle persévéra, puis sa voix claire rompit le silence, à plusieurs reprises elle répéta les deux noms de ses chéris... Sans doute ses appels furent-ils entendus, car une réponse lui parvint :

— *Woop !*... Par ici !...

Archibald venait de surprendre la présence de la servante. Anxieux, il s'efforçait de guider la courageuse Mariette qui redoublait d'efforts maintenant pour arracher les disparus à la Doule.

CHAPITRE X

MINOUCLETTE MAMAN

Après cinq minutes d'efforts acharnés, le bachot s'en fut enfin accoster la grange, au risque de perdre l'équilibre. Archibald agrippait solidement le rebord de la barque...

— Les petits ? haleta Mariette...

— Ils sont là !... Prenez-les, pendant que je retiendrai l'embarcation !...

La servante étendit les mains, en tâtonnant ; elle parvint vite à découvrir Bernadette et Milou, étroitement blottis l'un contre l'autre. Les deux enfants étaient demeurés insensibles à tout ce qui venait de se produire, ils n'avaient même pas prêté la moindre attention au passage de l'avion et à la fusée lumineuse qui avait pourtant rempli d'un fol espoir leur jeune compagnon...

Au risque de glisser dans l'eau qui lui montait au dessus des genoux, Mariette s'empressa de prendre Milou entre ses bras. L'enfant semblait avoir perdu tout sentiment, doucement, elle le déposa au fond du bachot, puis elle s'occupa de transporter à son tour, Bernadette... La fillette poussa un sourd grognement, ses petites mains se serrèrent autour du cou de la nouvelle venue...

— Minouchette, murmura-t-elle dans un souffle... Ma Minouchette chérie !...

— Rassure-toi, Dédette !... Ta Minouchette est là... Elle ne te quittera plus maintenant !... Elle va te ramener aux Saules !...

— Ah oui, aux Saules, répéta l'enfant dont le visage s'éclaira d'un furtif sourire...

Mariette ne s'attarda pas à bavarder avec la petite, elle rejoignit l'embarcation que l'Américain avait toujours grand peine à retenir. A peine se fut-elle installée au centre qu'elle se tourna vers Archibald :

— Vous pouvez sauter auprès de moi, déclara-t-elle...

— *O. K. !... Je saute !...*

En quelques instants, le jeune garçon abandonna à son tour le toit sur lequel il venait de vivre des heures si angoissantes. Une violente secousse ébranla l'esquif et manqua de faire perdre l'équilibre à Mariette, mais elle se reprit bien vite, et l'embarcation s'éloigna dans la nuit

Archibald tint à tout prix à prendre la perche. Pourtant son épuisement s'affirmait tel qu'il dut bientôt céder, et ce fut la servante qui se remit courageusement à lutter contre le flot ! Maintenant que ses petits se trouvaient auprès d'elle, elle se sentait tranquille, elle allait faire en sorte de les tirer de là et de les ramener sains et saufs jusqu'au rivage...

Pendant un long moment encore, la servante s'acharna à travers la nuit. Elle dut lutter âprement contre le courant et contre les remous qui risquaient d'entraîner à tout moment son refuge... Incapable de diriger dans les ténèbres, l'infortunée sentait approcher le moment où elle serait obligée de tout abandonner, quand, tout à coup, la voix d'Archibald se fit entendre, dominant le clapotis de la rivière :

— Derrière nous !... Des lumières !... On vient à notre secours...

Alors, la jeune fille appela de toutes ses forces, des voix rudès lui répondirent :

— Tenez bon ! on arrive !...

— Encore un peu de courage !...

Du courage !... Ah, certes, Mariette en avait déployé au cours de cette dramatique aventure !.. Mais cette fois, elle se sentit à bout de forces. Elle se raidit et voulut réagir ; elle voyait se rapprocher les lumières ; sur trois barques, les sauveteurs approchaient et il lui sembla même reconnaître à la lueur des lanternes et des falots, les silhouettes de Louis Métayer et de M. Thomson ; mais tout cela demeurait bien vague. Le décor nocturne sembla exécuter une ronde fantastique, ses jambes se déroberent sous elle, elle s'écroula de tout son long pendant qu'Archibald poursuivait désespérément ses appels...

.....
 — Papa !... Viens vite !... Minouchette a ouvert les yeux !...

Ce furent les premières paroles que Mariette entendit quand elle reprit conscience. Encore à demi engourdie, elle reconnut la voix enfantine qui venait de les prononcer, c'était Bernadette, sa Bernadette chérie...

— Mon Dieu !... Que se passe-t-il ? Que m'est-il arrivé ?...

La servante voulut se redresser, mais sa faiblesse était encore telle qu'elle dut laisser retomber sa tête sur l'oreiller... Les oreilles lui bourdonnaient, ses jambes semblaient ankylosées et engourdies...

— Repose-toi, Mariette, tu as été malade, très malade !... Mais maintenant c'est fini !... Tu guériras !... Le docteur l'a assuré !...

Mariette crût rêver. Cette fois, ce n'était pas Bernadette qui venait de parler. Auprès d'elle, se penchait une silhouette qu'elle reconnut tout de suite, celle d'Ursule Métayer... Maintenant, ce n'était plus la fermière autoritaire et sévère de naguère, un bon sourire épanouissait sa physionomie, sa main pressait la main de la malade.

— Mais, enfin, me direz-vous, maîtresse...

— Je n'ai qu'une recommandation à t'adresser, Mariette, ne parle pas ! Si tu veux que la guérison soit rapide, il est absolument indispensable que tu prennes beaucoup de repos !...

— Pourtant, la cuisine... Le travail de la ferme...

— Sois tranquille, nous y pourvoirons, mon fils et moi !...

Mariette s'immobilisa, cette attitude affectueuse et conciliante d'Ursule Métayer la stupéfiait... Jamais la fermière ne s'était montrée en effet aussi compatissante envers elle...

Pourtant la jeune fille détourna bientôt ses regards d'Ursule qui demeurait assise à son chevet, elle apercevait tout près de là, Louis qui lui souriait avec ses deux enfants à ses côtés :

— Allez, mes petits, murmura doucement le fermier... Allez embrasser votre Minouchette, et n'oubliez pas que vous lui devez la vie !...

— Ils me doivent la vie ?...

Mariette répéta machinalement ces mots, puis elle sentit les lèvres fraîches des deux petits qui effleuraient son visage... Alors, peu à peu, le souvenir lui revint, elle se rappela la lutte acharnée qu'elle avait engagée contre la rivière...

— La Dourle !... balbutia-t-elle... Le bachot !...

— Rassure-toi, Mariette, la Dourle est rentrée bien sagement dans son lit. Maintenant la crue n'est plus qu'un mauvais souvenir !... Mais c'est égal, l'alerte a été chaude !... Voilà exactement neuf jours que tu es là !...

— Neuf jours !... Ce n'est pas croyable !...

— Si tu me promets de ne plus me parler, Mariette, je vais tout te raconter.

La servante acquiesça d'un signe de tête ; aussi Louis, à qui Ursule Métayer venait de céder sa

chaise, s'empessa-t-il de relater à la malade quels incidents s'étaient produits depuis qu'ils s'étaient quittés dans la cour de la ferme des Saules. Sous l'impulsion de M. Thomson, les recherches avaient été activement poussées ; averti grâce au rapport de l'aviateur de la position de l'abri, il avait réuni les équipes de secours ; au début de la nuit, on sait comment les sauveteurs avaient été assez heureux pour découvrir la barque où Mariette avait pris place avec les trois malheureux qu'elle venait de délivrer...

Par malheur, la jeune fille avait dépassé la limite des forces humaines en se portant au secours de ses deux chéris et de leur imprudent compagnon... Recueillie évanouie par Louis et ses voisins, elle avait été ramenée aux Saules, puis elle avait été prise de délire, la fièvre et le froid triomphaient de sa robuste constitution. Tandis que les deux enfants en étaient quittes pour un bon rhume, elle avait failli succomber à une pneumonie... Pendant des jours et des nuits, en proie au délire, elle n'avait cessé de murmurer les noms des deux enfants...

Bernadette et Milou avaient vécu des heures bien angoissantes ; combien ils regrettaient d'avoir mis en danger, par leur imprudence, l'existence de leur Minouchette ! Quant aux Thomson, ils avaient fait appel à un spécialiste de Paris, n'épargnant rien pour que l'on pût sauver la courageuse fille qui s'était lancée au secours de leur fils au péril de sa vie.

— On peut dire que tu nous a causé une belle peur, acheva Louis, mais, aujourd'hui, nous pouvons respirer...

Et le fermier serra affectueusement la main de l'humble fille. Mariette put lire dans ses regards une expression de reconnaissance infinie...

La servante entra en convalescence, une conva-

lescence qui lui fut véritablement bien douce. Ursule Métayer s'ingéniait à lui rendre l'existence agréable. Ses deux chéris étaient là pour l'entourer de leur affection... Et chaque jour, elle se sentait mieux en forme, son visage pâli retrouvait ses couleurs... Maintenant, ils reprenaient leurs promenades sur les rives de la Dourle enfin assagie... Partout les pommiers étaient en fleurs, un gai soleil faisait miroiter la surface de la rivière... La brise très douce emportait le parfum des fleurs qui apparaissaient partout, décorant les prairies et les piquetant d'innombrables points blancs ou jaunes...

Mariette se sentait revivre. De toutes les satisfactions qu'elle éprouvait, à peine évadée de l'hallucinant cauchemar, l'attitude affectueuse d'Ursule n'était pas la moindre... Sans doute, l'autoritaire fermière éprouvait-elle un remords d'avoir toujours aussi injustement agi envers l'humble fille à qui elle n'épargnait ni sarcasmes ni observations...

Un beau soir, Mariette était à la cuisine, en train d'écosser des petits pois, quand le roulement d'une voiture la fit tressaillir... Elle se pencha aussitôt à la fenêtre, ses sourcils se froncèrent légèrement quand elle vit Mathieu Grandgarde et Julienne qui approchaient, sur le siège du break des Glycines...

Alors, pour la première fois depuis qu'elle avait échappé à la mort, la servante sentit son cœur se serrer. Elle se rappela les propos échangés entre Louis Métayer et le propriétaire des Glycines ; Mathieu venait évidemment chercher sa réponse. Julienne s'était parée à cette occasion de ses plus beaux atours. Sans doute espérait-elle achever facilement la conquête du fermier des Saules...

Louis accourut bientôt à la rencontre de ses

visiteurs ; à peine les eut-il introduits dans la grande salle, que Mathieu lui demanda :

— Eh bien, mon garçon, as-tu réfléchi à ma proposition, voilà plus d'un mois que nous nous sommes rencontrés à Saint-Albert... Tu as eu tout le temps d'étudier la situation !...

Louis hocha lentement la tête :

— C'est effrayant ce qui peut se passer en un mois, soupira-t-il...

— C'est vrai, Louis, hasarda Julienne. J'ai appris par les journaux que tes deux enfants vaient failli être emportés par la crue...

— Quand je pense au danger qu'ils ont couru, repartit le jeune homme, je ne puis m'empêcher de frémir encore...

— Vois-tu, Louis, insistait Mathieu Grandgarde, c'est tout à fait ce que je te disais l'autre jour !... Il leur manque une maman pour les surveiller !...

— C'est tout à fait mon avis !...

Une lueur satisfaite fit étinceler les regards du propriétaire. Julienne, de son côté, eut quelque mal à dominer la joie qu'elle éprouvait. Cette fois, il ne pouvait subsister aucun doute, elle avait gagné la partie : la réponse de Louis Métaayer serait affirmative !...

Dans la cuisine toute proche, les propos qui venaient d'être échangés provoquaient chez Mariette une toute autre impression... Par la fenêtre grande ouverte, la servante pouvait surprendre sans pour cela prêter l'oreille, la conversation qui s'engageait entre le fermier et ses deux visiteurs... Un voile de mélancolie ternit l'éclat de ses regards, elle s'arrêta de travailler... A quoi bon avoir tant lutté pour parvenir à un tel résultat ? N'eut-il pas mieux valu mourir au cours de la nuit tragique, en arrachant ses deux chéris et leur compagnon au danger !...

Pourtant la physionomie de la pauvrete se rasséréna bien vite, la voix de Louis se faisait de nouveau entendre :

— Seulement, Mathieu, la maman à qui j'ai songé n'est pas précisément la même que tu croyais... Il n'y a qu'une personne au monde capable d'aimer et de surveiller mes enfants... Certes j'apprécie les qualités de celle que tu me destinais, mais, à mon grand regret, je serai obligé de m'arranger autrement...

— En vérité, Louis, je ne m'attendais pas à essayer une telle injure en venant te visiter aux Saules !...

— Il ne s'agit pas d'une injure, Mathieu... Vous oubliez d'ailleurs que je devais vous porter la réponse aux Glycines... Vous avez devancé mon désir de vous faire part de mes intentions... Mon devoir me commandait de vous répondre sans fard !...

— Je savais bien qu'elle t'avait mis le grappin dessus, ricana alors Julienne, abandonnant le calme qu'elle avait observé tout d'abord...

Incapable de se dominer, la jeune fille laissa tout à loisir percer sa déconvenue ; elle se répandit en propos acerbes à l'égard de Mariette, si bien que Louis dut protester :

— Trêve de discussion... Je ne vous ai jamais dit qui était celle à qui j'espérais donner mon nom !...

— Adieu !... Tu pourras crier famine, Louis !... Inutile de venir me demander un service aux Glycines !... Tu n'es qu'un ingrat !... Le souvenir des excellentes relations que j'ai toujours entretenues avec défunt Aristide aurait dû te faire comprendre que ton avenir n'est pas là !...

Pourtant, devant l'obstination persistante de Louis, le père et la fille n'insistèrent plus, ils

quittèrent la ferme... De sa place, Mariette qui ne savait comment dissimuler sa joie, vit le break s'éloigner à toute allure et disparaître bientôt au détour du chemin...

La jeune fille reprit sa besogne ; tout à coup, elle tressaillit, une silhouette s'approchait d'elle... Louis était entré sans bruit dans la cuisine.

— Tu as entendu, Mariette, murmura-t-il... Je savais que tu étais là... J'ai parlé à voix haute afin que tu puisses tout entendre...

— Mon Dieu, balbutia la jeune fille interdite, je ne vois pas où vous désirez en venir, Monsieur Louis !...

— Mathieu Grandgarde était venu me proposer la main de sa Julienne, j'ai refusé !...

— Vous avez eu tort, Monsieur Louis... Julienne Grandgarde est riche, elle a une belle dot... De plus les pertes d'argent que vous avez subies récemment...

— Plaie d'argent n'est pas mortelle, petite Mariette... Et puis il me répugnerait d'accepter pour Bernadette et pour Milou une maman frivole dont le seul mérite sera d'apporter de l'argent !... J'ai mieux en vue !... Je ne saurai leur donner d'autre maman que celle qui me les a rendus alors que tout espoir de les retrouver vivants semblait définitivement compromis !...

Et comme la servante hésitait, ne sachant trop que répondre tant s'affirmait profonde son émotion :

— Ma mère est parfaitement d'accord avec moi, Mariette, je lui ai fait part de mes intentions depuis quelques jours déjà... Acceptes-tu de devenir ma femme !...

Mariette, éperdue d'émotion, n'était pas encore parvenue à recouvrer la parole. Aussi Louis prenant son hésitation pour un refus, insista :

— Acceptes-tu d'être la seconde maman de Bernadette et de Milou ?...

Cette fois, ce fut un « oui » bien franc qui répondit à la demande du fermier... Louis allait se pencher vers Mariette et échanger avec elle le premier baiser, quand, tout à coup, des voix joyeuses fusèrent à l'entrée de la cuisine, les deux enfants apparurent entraînant un nouveau visiteur.

— C'est « notre ami » Archibald ! déclara Bernadette. Il vient d'arriver en bicyclette !... Il t'apporte une lettre, Minouchette, de la part de ses parents !...

— De la part de ses parents ?...

Mariette, toujours interdite, avait répété ces mots. Alors Archibald s'avança et tendit une enveloppe soigneusement cachetée :

— *Daddy* (1) a tenu absolument à ce que je vous apporte ceci ! Et ne refusez pas... Vous le désobligeriez !... Et *Daddy* n'est pas un homme commode !... J'en sais quelque chose. A la suite de ma récente équipée, il m'a confisqué ma moto pour me punir, et me voilà réduit à circuler avec une vulgaire bécane !...

Louis et Mariette ne purent s'empêcher de sourire de la mine déconfite que faisait à ce moment le jeune Américain. Toutefois, Archibald insistant, la jeune fille s'empara de l'enveloppe qu'elle déchira entre ses doigts tremblants... Une carte de visite lui échappa, qu'elle ramassa aussitôt. Quelques mots s'étaient étalés sur le bristol, tracés à l'encre bleue ; elle s'empressa d'en prendre connaissance :

« *Pour la dot de celle qui a sauvé notre enfant !...* » lut-elle d'une voix que l'émotion voilait un peu...

(1) Papa

— Vous avez laissé quelque chose dans l'enveloppe insista Archibald...

Mariette s'empressa de réparer son oubli. Une exclamation de stupeur lui échappa quand elle s'aperçut qu'il s'agissait là d'un chèque de cinquante mille dollars !...

— Cinquante mille dollars, balbutia Mariette... Mais je ne peux pas...

— Si vous voulez déchaîner l'ouragan au château, vous n'avez qu'à protester !... *Daddy* fera joli !... Il était si heureux de me confier cette bagatelle à votre adresse !... Et puis, vous savez, il m'a assuré pour cinq cent mille dollars !.. Alors, avec ce chèque, il y a une marge !... C'est encore lui qui s'adjudge un important bénéfice... Vous m'avez sauvé la vie, et, entre nous, je crois que je vaux un peu plus de cinquante mille dollars !...

Sur ces paroles, Archibald s'en fut, non sans avoir au préalable gratifié ses quatre amis des Saules d'un vigoureux shake-hand...

Pendant quelques instants, Mariette et Louis demeurèrent sans mot dire. Le don généreux de l'Américain constituait une véritable fortune. Désormais, le bonheur et l'aisance allaient pouvoir régner aux Saules, les nuages sombres s'éloignaient de son ciel ensoleillé... Après l'épreuve, Mariette pourrait envisager avec joie l'avenir...

Et, comme Bernadette et Milou attendaient, bouche bée, Louis se tourna vers les deux enfants, et, leur désignant la servante :

— Allons, les petits, dit-il simplement... Embrassez votre Minouchette ! Elle accepte de devenir votre seconde maman !

LA DÉESSE DE JADE

Par MAX-ANDRÉ DAZERGUES

CHAPITRE PREMIER

« C'EST UN VIEUX CHATEAU, TEAU, TEAU !... »

— Qu'avez-vous, Robby ?...

— Mais, ma chère Huguette, je n'ai rien !...

— Vous ne paraissez pas dans votre assiette, comme l'on dit !...

— Je vais pourtant fort bien...

— Ah ! décidément, vous n'êtes pas comme les autres !...

Sur ces mots, elle éclata d'un rire cristallin ; mais il eut de la peine à sourire, car il n'appréciait guère ce genre de plaisanterie. Depuis son arrivée au château, Huguette de Froberville lui répétait cela, à tout propos :

— Vous n'êtes pas comme les autres !...

— Evidemment !... Il ne ressemblait pas aux habituels pantins dont elle faisait sa compagnie ! Pas du tout. Et même, il s'en flattait presque !...

Cette Huguette !... Quelle gamine !... Charmante et insupportable à la fois, bourrée de contradictions !... Dix-neuf ans, l'âge des rires clairs...

Et lui, à côté d'elle !... Presque un vieux bonhomme, déjà !... Il avait trente-quatre ans... Et, surtout, pas les mêmes idées qu'elle !... Mais alors, nullement !... Puis, il revenait de si loin !

(A suivre.)

LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

■■■■■■■■■■

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies	80 fr.
Etranger (Tarif réduit) ..	90 fr.
Etranger (Autres pays)	100 fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 2 fr.

Les numéros de Mars et Septembre : 7 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

■■■■■■■■■■

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	UN AN :	25 fr.
Etranger (<i>Tarif réduit</i>)	—	33 »
Etranger (<i>Autres pays</i>)	—	40 »

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

LES
**PATRONS
FAVORIS**



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS